















LETTRÉS

PERSANES.

TOME SECOND.

LETTERS

PRESSMAN'S

FOR RECORD

LETTRES

PERSANES,

PAR M. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION.

*Augmentée de douze Lettres qui ne
se trouvent point dans les précédentes ;*

ET SUIVIE

DU TEMPLE

DE GNIDE.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.



5282



92926

I

L E T T R E S

P E R S A N E S.

L E T T R E X C V I.

LE PREMIER EUNUQUE A USBEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jeunes du royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan , qui m'envoya , il y a un mois , son commandant sublime & cent tomans.

Je me connois en femmes , d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas , & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté si réguliere & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage , & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Isphahan la marchandait avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards , & sembloit chercher les miens , comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle , & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue ; je sens dans moi-même une joie secrète , quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes ; la douleur impérieuse des unes , l'affliction muette , mais plus douloureuse , des autres ; la consolation maligne de celles qui n'esperent plus rien , & l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais , d'un bout du royaume à l'autre , faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant , dans le trouble du dedans , le-dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le

fond du cœur ; les chagrins seront dévorés , & les joies contenues : l'obéissance ne fera jamais moins exacte , & la regle moins inflexible : la douceur , toujours contrainte de paroître , sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que , plus nous avons de femmes sous nos yeux , moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire , moins de facilité de s'unir , plus d'exemples de soumission , tout cela leur forme des chaînes. Les unes font sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que , de concert avec nous , elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font une partie de notre ouvrage , & nous ouvrent les yeux , quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales , & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela , magnifique seigneur , tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons - nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se com-

munique jamais toute entière ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempères la crainte par les espérances, plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

*Du ferrail d'Ispahan, le 8 de la
lune de Zilhagé, 1716,*

LETTRE XCVII.

USBEK A HASSEIN, DERVIS
DE LA MONTAGNE DE JARON.

O TOI, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire !

Il y a ici des philosophes, qui à la vérité n'ont point atteint jusqu'au faite de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine ; mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent, dans le silence, les traces de la raison humaine.

Tu ne saurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos, & ont expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere ; il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse va-

riété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement , que l'esprit de ceux qui les proposent , & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales , immuables , éternelles , qui s'observent sans aucune exception , avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie , dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu , homme divin , que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel , tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée ; elles n'éblouissent point par un faux respect : leur simplicité les a fait long-tems méconnoître ; & ce n'est qu'après bien des réflexions , qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à

décrire une ligne droite , à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde , qui n'en est qu'une fuite , c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre , tend à s'en éloigner ; parce que plus il en est loin , plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà , sublime dervis , la clef de la nature : voilà des principes féconds , dont on tire des conséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles , & leur a fait faire presque autant de prodiges & de merveilles , que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophetes.

Car enfin , je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarrassé , si on lui eût dit de peser , dans une balance , tout l'air qui est autour de la terre , ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface , & qui n'eût pensé plus de quatre fois , avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure ; quel tems un rayon de lumiere emploie à venir du soleil à nous ; combien de toises il y a d'ici à Saturne ; quelle est

la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé , pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que , si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses , il auroit fait un bel ouvrage , qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant , s'il te faut dire ce que je pense , je ne m'accommode gueres du style figuré. Il y a , dans notre alcoran , un grand nombre de petites choses , qui me paroissent toujours telles , quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire , dans notre alcoran , on trouve souvent le langage de dieu & les idées des hommes , comme si , par un admirable caprice , dieu y avoit dicté les paroles , & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi

nous; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non, graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur, & tandis que je vivrai, Hali sera mon prophete.

*De Paris, le 15 de la lune
de Chahhan, 1714.*

LET TRE XCVIII.

U S B E K A I B B E N.

A Smyrne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux, il y a peu

de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la dernière misère. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres; quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple; & l'on doit savoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs: c'est un séminaire de grands seigneurs; il remplit le vide des autres états. Ceux qui le composent

prennent la place des grands malheureux , des magistrats ruinés , des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : & , quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes , ils relevent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles , qui sont comme une espece de fumier qui engraisse les terres montagneuses & arides.

Je trouve , Ibben , la providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien , on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu , & on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais , quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés , à force de mépriser les riches , on vient enfin à mépriser les richesses.

*De Paris , le 26 de la lune
de Maharram , 1717.*

L E T T R E X C I X .

R I C A A R H É D I .

A Venise.

J E trouve les caprices de la mode , chez les François , étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le feront cet hiver : mais , sur-tout , on ne fauroit croire combien il en coûte à un mari , pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement & de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage , comme celui de leurs ouvriers ; & , avant que tu eusses reçu ma lettre , tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris , pour aller passer six mois à la campagne , en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere , tant l'habit avec lequel elle est peinte , lui paroît étranger : il s'imagine

que c'est quelque Américaine qui y est représentée , ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre , c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hauffer , de baiffer & d'élargir leurs portes , selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les regles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois , sur un visage , une quantité prodigieuse de mouches , & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des dents ; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation , quoi qu'en disent les mauvais plaisans , les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres & de la façon de

vivre , comme des modes : les François changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave , s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour , la cour à la ville , la ville aux provinces. L'ame du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

*De Paris , le 8 de la lune
de Saphar , 1717.*

L E T T R E C.

R I C A A U M Ê M E.

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés ; ils y rappellent tout : c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations ; ce qui est étranger , leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne saurois gueres

ajuster cette fureur pour leurs coutumes , avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger , je ne parle que des bagatelles ; car , sur les choses importantes , ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes , jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages , pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'affujettir aux loix d'une nation rivale , pourvu que les perrequiers François décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du septentrion au midi , & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages , que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs , & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un royaume , le plus ancien & le plus puissant de l'Europe , soit

gouverné, depuis plus de dix siècles, par des loix qui ne sont pas faites pour lui? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre: mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation: &, ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix Romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et afin que l'acquisition fût entière, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit: nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers tems, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces: mais ils sont presque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainsi dire, naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la justice & les juges.

juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout: ces loix étrangères ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine: si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un juriconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin; & si, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

*De Paris, le 17 de la lune
de Saphar, 1717.*



L E T T R E C I.

U S B E K A * * *.

ON parle toujours ici de la constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : J'ai donné mon mandement ; je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais lisez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il en portant la main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là, car c'est un bel ouvrage ; & je défierois bien ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez-le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais, comme il

se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelques principes, il disoit d'abord : Cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le saint esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

*De Paris, le 18 de la lune
de Rebiab, 1, 1717.*

L E T T R E C I I .

U S B E K A I B B E N .

A Smyrne.

LES plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Espagne & d'Angleterre. L'Italie & une grande partie de l'Allemagne sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre : leurs états sont ouverts comme des caravanseras, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellés ; car je ne fais pas s'il y en a ja-

mais eu véritablement de tels ; au moins est-il difficile qu'ils aient subsisté long-tems dans leur pureté. C'est un état violent , qui dégénere toujours en despotisme , ou en république. La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince ; l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté , pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage est ordinairement du côté du prince , qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand , & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent ; mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos sultans : premièrement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples ; secondement , parce qu'il n'est pas de leur intérêt de les porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs sujets , que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous

ceux qui leur déplaisent , au moindre signe qu'ils font , renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines , qui est comme l'ame des états & l'harmonie des empires ; & cette proposition , scrupuleusement gardée par les princes chrétiens , leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui , par imprudence ou par malheur , s'est attiré la disgrâce du prince , est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais , s'il avoit attenté à la vie de son souverain , s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis , il en seroit quitte aussi pour perdre la vie : il ne court pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi , dans la moindre disgrâce , voyant la mort certaine , & ne voyant rien de pis , il se porte naturellement à troubler l'état , & à conspirer contre le souverain ; seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands d'Europe , à qui la disgrâce n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils se retirent

de la cour, & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de lèze-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour ; & s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siècles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'usage de ces tems-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr : jusques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puis-

sent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le soleil, qui porte par-tout la chaleur & la vie.

*De Paris, le 8 de la lune
de Rebiab, 2, 1717.*

LET T R E C I I I.

U S B E K A U M Ê M E.

P O U R suivre l'idée de ma dernière lettre, voici à-peu-près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables ; mais ils font respecter la royauté, & non pas le roi, & attachent

attachent l'esprit des sujets à un certain trône , & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois , qu'il ne connoît que de nom , se soient égorgés l'un après l'autre , il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup sur un roi des Indes ; maître du sceau royal & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui , il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire , sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son roi, sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela , si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince ou par le peuple : mais là , les princes n'ont garde d'en faire ,

parce que , dans un si haut degré de puissance , ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chose , ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux sujets , si quelqu'un d'eux forme quelque résolution , il ne sauroit l'exécuter sur l'état ; il faudroit qu'il contrebalançât tout-à-coup une puissance redoutable & toujours unique ; le tems lui manque , comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le trône , pendant que le monarque en descend , tombe , & va expirer à ses pieds.

Un mécontent , en Europe , songe à entretenir quelque intelligence secrète , à se jeter chez les ennemis , à se saisir de quelque place , à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent , en Asie , va droit au prince , étonne , frappe , renverse : il en efface jusqu'à l'idée ; dans un instant , l'esclave & le maître ; dans un instant , usurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête !
Il semble ne réunir sur elle toute sa puissance , que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entière.

*De Paris , le 17 de la lune
de Rebiab , 2 , 1717.*

L E T T R E C I V .

U S B E K A U M Ê M E .

T O U S les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple , l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guere à leur roi le tems d'appesantir son autorité. La soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là - dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux , il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes , qui est celui de la gratitude : un mari , une femme , un pere & un fils , ne sont liés entre eux que par l'amour qu'ils se portent , ou par les bienfaits qu'ils

se procurent ; & ces motifs divers de reconnaissance font l'origine de tous les royaumes & de toutes les sociétés.

Mais si un prince , bien loin de faire vivre ses sujets heureux , veut les accabler & les détruire , le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie , rien ne les attache à lui , & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sauroit être légitime , parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas , disent-ils , donner à un autre plus de pouvoir sur nous , que nous n'en avons nous-mêmes : or , nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes ; par exemple , nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc , concluent-ils , sur la terre un tel pouvoir.

Le crime de lèse - majesté n'est autre chose , selon eux , que le crime que le plus foible commet contre le plus fort , en lui défobéissant , de quelque manière qu'il lui défobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre , qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois , déclara-t-il que c'étoit un crime de

lèse-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison , quand ils disent que le précepte de leur alcoran , qui ordonne de se soumettre aux puissances , n'est pas bien difficile à suivre , puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre , mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois ayant vaincu & fait prisonnier un prince qui lui disputoit la couronne , voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie : il n'y a qu'un moment , dit le prince infortuné , qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui ; & , croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges , il fait révé-
rer , comme des arrêts du ciel , les caprices du hasard & de la fortune.

*De Paris , le 20 de la lune
de Rebiab , 2 , 1717.*

L E T T R E C V.

R H É D I A U S B E K.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé , dans une de tes lettres , des sciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne fais si l'utilité que l'on en retire , dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai ouï dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois , qui , à la première bombe , se feroient rendus , ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées , avec lesquelles ils ont , dans la suite , opprimé leurs sujets.

Tu fais que , depuis l'invention de la poudre , il n'y a plus de places imprenables ; c'est-à-dire , Usbek , qu'il n'y a

plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entières.

Tu as lu les historiens : fais-y bien attention ; presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je suis en Europe ; mais j'ai ouï parler à des gens sensés des ravages de la chymie. Il semble que ce soit un quatrieme fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses ? L'or & l'ar-

gent avoient été établis , par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises , & un gage de leur valeur , par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage : que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs , & que , pour marquer la valeur d'une denrée , nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais , d'un autre côté , cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été détruites ; & les hommes, qui ont échappé à la mort , ont été réduits à une servitude si rude , que le récit en fait frémir les musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable simplicité , si chérie de notre saint prophete , vous me rappelez toujours la naïveté des anciens tems , & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

*De Venise , le 5 de la lune
de Rahmazan, 1717.*

L E T T R E C V I.

U S B E K A R H É D I.

A Venise.

O U tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, & tu méprises toute instruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts ; & tu les regardes comme pernicious. Te le dirai-je, Rhédi ? je suis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit à-peu-près à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier ni le caractère bizarre ; il passeroit tout

comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais, prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-ta, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non: si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le consentement unanime des nations ensevelirot cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies: ils doivent chercher des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes; tu trouves étrange qu'il

n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et, quand il se feroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejeter ? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint prophete a apportée du ciel, soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amollissent les peuples, & par-là sont cause de la chute des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois & les subjuguèrent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les

hommes efféminés , on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent , puisqu'ils ne sont jamais dans l'oïfiveté , qui , de tous les vices , est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme , dans un pays policé , ceux qui jouissent des commodités d'un art , sont obligés d'en cultiver un autre , à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse ; il suit que l'oïfiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle , & où l'on raffine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement , il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que , dès ce moment , cinquante artisans ne dorment plus , & n'aient plus le loisir de boire & de manger : elle commande , & elle est obéie plus promptement que ne seroit notre mo-

narque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation; on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de

courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours; & l'état deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richesses & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'est pas quelquefois la vingtième partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtième partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtième partie de sa valeur ; mais, avec

une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres, des ouvriers en laine, en soie, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices: il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

*De Paris, le 14 de la lune
de Chalval, 1717.*

LET T R E C V I I .

R I C A A I B B E N .

A Smyrne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie est bien précieuse à ses sujets: elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme des dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire

immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel , & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractère des rois d'occident , jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves , de leur maîtresse & de leur confesseur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci , & il se livrera pour cela de grands combats : car , sous un jeune prince , ces deux puissances sont toujours rivales ; mais elles se concilient & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince , le dervis a un rôle bien difficile à soutenir ; la force du roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France , je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes ; & cependant , dans l'âge où il étoit , je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : Il faut que l'on fasse quelque chose pour
le

ce jeune colonel ; sa valeur m'est connue ; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit : Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque ; il est homme de naissance , & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fussent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant très-facile à faire chez les princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour , dans Paris , ou dans les provinces , qui n'ait une femme , par les mains de laquelle passent toutes les graces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres , & forment une espece de république , dont les membres, toujours actifs, se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel état dans l'état ; & celui qui est à la cour , à Paris , dans les provinces , qui voit agir des ministres , des magistrats , des prélats , s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent , est

comme un homme qui voit bien une machine qui joue , mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu , Ibben , qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? Quelle idée ! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins ; & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux , qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint , en Perse , de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes ; c'est bien pis en France , où les femmes en général gouvernent , & non-seulement prennent en gros , mais même se partagent en détail toute l'autorité.

*De Paris , le dernier de la
lune de Chalval , 1717.*

L E T T R E C V I I I .

U S B E K A * * * .

IL y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse , & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant ; on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres , l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires , que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze* ; celui-là par un *in-quarto* ; un autre , qui a de plus belles inclinations , vise à l'*in-folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié , comptant pour rien la peine du pauvre lecteur , qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne fais , * * * , quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien

autant , si je voulois ruiner ma fanté & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes , c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; eomme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que , jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens , il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge , ils s'en imposent un autre , qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits , quelque raison qu'ils en aient : & en effet , quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poètes , qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui , peu jaloux de leurs épaules , le font si fort de leurs ouvrages , qu'ils ne sauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible ; & les journalistes

le savent bien. Ils font donc tout le contraire ; ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine , tout prêts à se faire faire raison , & à foudroyer , à coups de plume , un téméraire journaliste.

*De Paris, le 5 de la lune
de Zilcadé , 1718.*

LETTRE CIX.

R I C A A * * *.

L'UNIVERSITÉ de Paris est la fille aînée des rois de France , & très-aînée ; car elle a plus de neuf cents ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut , il y a quelque tems , un grand démêlé avec quelques docteurs , à l'occasion de la lettre Q* ,

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permission, par un arrêt solennel, à tous les sujets du roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet !

Il me semble, mon cher * * *, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées ; & que là ou il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un roi d'Arragon * ayant assemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient conçues : la dispute étoit vive, & les états se seroient rompus

* C'étoit en 1610.

mille fois , si l'on n'avoit imaginé un expédient , qui étoit que la demande seroit faite en langue Catalane , & la réponse en Arragonois.

*De Paris , le 25 de la lune
de Zilhagé , 1714.*

L E T T R E C X.

R I C A A * * *.

LE rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette , au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite , ou son corps de réserve , qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer , mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit , quelle attention , pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux ; pour paroître neutre à tous les deux , pendant qu'elle est livrée à l'un

& à l'autre, & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder & renaître les parties de plaisirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse : Au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit : Hé bien, ne sommes nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant
la

la tristesse triomphoit toujours des réflexions ; & , quant à moi , je me sentis conduit , de bâillement en bâillement , dans un sommeil léthargique , qui finit tous mes plaisirs.

*De Paris , le 11 de la lune
de Maharram , 1718.*

LETTRE CXI.

USBEK A ***.

LE regne du feu roi a été si long , que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ce tems-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre , & j'avoue que je n'y comprends pas grand'chose.

MESSIEURS ,

» Quoique nos troupes aient été repouf-
» sées avec perte , je crois qu'il nous fera

» facile de réparer cet échec. J'ai six cou-
 » plets de chanson tout prêts à mettre au
 » jour, qui, je m'affûre, remettront
 » toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait
 » choix de quelques voix très-nettes, qui,
 » sortant de la cavité de certaines poitri-
 » nes très-fortes, émouvront merveilieu-
 » sement le peuple. Ils sont sur un air
 » qui a fait, jusqu'à présent, un effet tout
 » particulier.

» Si cela ne suffit pas, nous ferons pa-
 » roître une estampe qui fera voir Mazarin
 » pendu.

» Par bonheur pour nous, il ne parle
 » pas bien françois, & il l'écorche telle-
 » ment, qu'il n'est pas possible que ses
 » affaires ne déclinent. Nous ne man-
 » quons pas de faire bien remarquer au
 » peuple le ton ridicule dont il prononce.
 » Nous relevâmes, il y a quelques jours,
 » une faute de grammaire si grossière,
 » qu'on en fit des farces par tous les car-
 » refours.

» J'espère qu'avant qu'il soit huit jours,
 » le peuple fera, du nom de Mazarin,
 » un mot générique, pour exprimer toutes

» les bêtes de somme , & celles qui servent
» à tirer.

» Depuis notre défaite , notre musique
» l'a si furieusement vexé sur le péché ori-
» ginel , que , pour ne pas voir ses parti-
» sans réduits à la moitié , il a été obligé
» de renvoyer tous ses pages.

» Ranimez - vous donc , reprenez cou-
» rage , & soyez sûrs que nous lui ferons
» repasser les monts à coups de sifflets. »

*De Paris , le 4 de la lune
de Chahban , 1718.*

LET T R E C X I I .

U S B E K A R H É D I .

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Eu-
rope , je lis les historiens anciens & mo-
dernes : je compare tous les tems ; j'ai du
plaisir à les voir passer , pour ainsi dire ,
devant moi ; & j'arrête sur-tout mon esprit
à ces grands changemens qui ont rendu les

âges si différens des âges , & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé , en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie , où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie , si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes , elles sont entièrement désertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen romain qui avoit dix , & même vingt mille esclaves , sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne : & , comme on y comptoit quatre

ou cinq cents citoyens , on ne peut fixer le nombre de ses habitans , sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois , dans la Sicile , de puissans royaumes , & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis : cette île n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grece est si déserte , qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne , autrefois si remplie , ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées ; & la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les peuples y soient , comme autrefois , obligés de se partager , & d'envoyer dehors , comme des essaims , des colonies & des nations entieres chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont presque plus de peuples.

On ne sauroit trouver dans l'Amérique la cinquantieme partie des hommes qui formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guere en meilleur état. Cette Asie mineure , qui contenoit tant de puissantes monarchies , & un nombre si prodigieux de grandes villes , n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie , celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée : pour celle qui est sous la domination de nos rois , si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois , on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui étoient sans nombre du tems des Xercès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ces grands empires , ils sont réellement déserts : tels sont les royaumes d'Irimette , de Circassie , & de Guriel. Ces princes , avec de vastes états , comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Égypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin , je parcours la terre , & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue , qu'on ne peut en parler si précisément que

des autres parties du monde : mais , à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée , connues de tout tems , on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui ses princes sont si foibles , que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses , j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens tems. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours ; & si cela continue , dans dix siècles , elle ne fera qu'un désert.

Voilà , mon cher Usbek , la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on apperçu , parce qu'elle est arrivée insensiblement , & dans le cours d'un grand nombre de siècles : ce qui marque un vice intérieur , un venin secret & caché , une maladie de langueur qui afflige la nature humaine.

*De Venise , le 10 de la lune
de Rhégeb , 1718.*

L E T T R E C X I I I .

U S B E K A R H É D I .

A Venise.

LE monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible ; les cieux mêmes ne le sont pas : les astronomes sont des témoins oculaires de leurs changemens , qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise , comme les autres planetes , aux loix des mouvemens : elle souffre , au-dedans d'elle , un combat perpétuel de ses principes : la mer & le continent semblent être dans une guerre éternelle ; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les hommes , dans une demeure si sujette aux changemens , sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir , capables de les détruire ; & , à plus forte raison , d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces catastrophes particulieres , si communes chez les historiens , qui ont détruit des villes & royaumes entiers : il y en a de générales , qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de sa perte.

Les histoires sont pleines de ces pestes universelles qui ont , tour-à-tour , désolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente , qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes , & se fit sentir dans tout le monde connu , jusqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit , peut-être dans un seul jour , détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siècles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe , en Asie & en Afrique ; elle fit , dans très-peu de tems , des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes , si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance , incapables de soutenir le poids des charges de la société , ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été , si le venin eût été

un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu , sans doute , si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie , attaquant les parties de la génération , auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain ? N'est-elle pas arrivée en effet ? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Il y a des philosophes qui distinguent deux créations , celle des choses , & celle de l'homme ; ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choses créées n'aient que six mille ans ; que dieu ait différé pendant toute l'éternité ses ouvrages , & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu , ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais , s'il ne l'a pas pu dans un tems , il ne l'a pas pu dans l'autre ; c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais , comme il n'y a point de succession dans dieu , si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une

fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

* Cependant tous les historiens nous parlent d'un premier pere : ils nous font voir la nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événemens ont été fréquens sur la terre, depuis la création du monde ?

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous voyons plusieurs parties de la terre se lasser de fournir à la subsistance des hommes : que savons-nous si la terre entière n'a pas des causes générales, lentes & imperceptibles de lassitude ?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulièrement à ta lettre sur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-sept à dix-huit siècles. Je te ferai voir dans une

** Dans les précédentes Editions, avant cet alinea, on lisoit celui-ci : Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de sable de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.*

lettre suivante , qu'indépendamment des causes physiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

*De Paris , le 8 de la lune
de Chahban , 1718.*

L E T T R E C X I V .

U S B E K A U M Ê M E .

TU cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois ; & , si tu y fais bien attention , tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde romain , les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espèce , que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière , la polygamie étoit défendue ; & , en cela , elle avoit un très-grand avantage sur la religion mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui

en donnoit un autre , non moins considérable , sur la chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire que cette pluralité des femmes permise par le saint alcoran , & l'ordre de les satisfaire , donné dans le même livre. Voyez vos femmes , dit le prophete , parce que vous leur êtes nécessaires comme leurs vêtemens , & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi , & seulement autant de concubines ou d'esclaves , ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes sont vos labourages , dit encore le prophete ; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames , & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon musulman comme un athlete destiné à combattre sans relâche ; mais qui , bientôt foible & accablé de ses premières fatigues , languit dans le champ même de la victoire , & se trouve , pour ainsi dire , enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & , pour ainsi dire , avec épargne : ses opérations ne sont jamais violentes ; jusques dans ses productions , elle veut de la tempérance ; elle ne va jamais qu'avec regle & mesure : si on la précipite , elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver , perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes , plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire , parmi nous , de voir un homme , dans un ferrail prodigieux , avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même sont , la plupart du tems , foibles & mal-sains , & se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes , obligées à une continence forcée , ont besoin d'avoir des gens pour les garder , qui ne peuvent être que des eunuques : la religion , la jalousie , & la raison même , ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand

nombre, soit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes, morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre !

Les filles esclaves qui sont dans le serail, pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent ; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboutir, &

que les peuples, attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles feroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir, presque à chaque siecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiserais ce sujet dans une autre lettre.

*De Paris, le 13 de la lune
de Chahban, 1718.*

LETTRE CXV.

U S B E K A U M Ê M E.

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous ; ils en avoient même plus, mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication des esclaves, ils la favorisoient, au contraire, de tout leur pouvoir ; ils les associoient le plus qu'ils pouvoient, par des especes de mariages : par ce moyen, ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces

Ces enfans , qui faisoient à la longue la richesse d'un maître , naissoient sans nombre autour de lui : il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les peres , libres de ce fardeau , suivoient uniquement le penchant de la nature , & multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que , parmi nous , tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes , & à rien de plus ; qu'ils sont , à l'égard de l'état , dans une perpétuelle léthargie : de maniere qu'il faut restreindre à quelques hommes libres , à quelques chefs de famille , la culture des arts & des terres , lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république se servoit , avec un avantage infini , de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule , qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit : avec ce pécule , il travailloit , & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la banque ; celui-là se donnoit au commerce de la

mer : l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art mécanique , ou bien affermoit & faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât , de tout son pouvoir , à faire profiter ce pécule , qui lui procuroit en même tems l'aifance dans la servitude présente & l'espérance d'une liberté future : cela faisoit un peuple laborieux , animoit les arts & l'industrie.

Ces esclaves , devenus riches par leurs soins & leur travail , se faisoient affranchir , & devenoient citoyens. La république se réparoit sans cesse , & recevoit dans son sein de nouvelles familles , à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être , dans mes lettres suivantes , occasion de te prouver que , plus il y a d'hommes dans un état , plus le commerce y fleurit : je prouverai aussi facilement que plus le commerce y fleurit , plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident & se favorisent nécessairement.

Si cela est , combien ce nombre prodigieux d'esclaves , toujours laborieux ,

devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie & l'abondance les faisoient naître ; & eux , de leur côté , faisoient naître l'abondance & l'industrie.

*De Paris , le 16 de la lune
de Chahban , 1718.*

LETTRE CXVI.

U S B E K A U M Ê M E .

NOUS avons jusqu'ici parlé des pays mahométans , & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion payenne , & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement , qui parut d'abord de si petite conséquence , eut insensiblement des suites terribles , & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta , non-seulement toute la douceur du mariage , mais aussi l'on donna

atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds , on les relâcha ; & , au lieu d'unir les cœurs , comme on le prétendoit , on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre , & où le cœur doit avoir tant de part , on mit la gêne , la nécessité & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts , les caprices & l'infociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur , c'est-à-dire , ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature ; on attacha , sans retour & sans espérance , des gens accablés l'un de l'autre , & presque toujours mal assortis ; & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel , que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à soutenir patiemment les peines domestiques , sachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie , sans en user , par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens , que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir. Ils ne voient , dans les désagrémens du mariage , que leur durée , & pour ainsi dire leur éternité : de-là viennent les dégoûts , les discordes , les mépris ; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage , qu'on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur ; il se forme des séparations intestines aussi fortes , & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit & reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme , dégoûté d'une femme éternelle , se livrera aux filles de joie : commerce honteux & si contraire à la société , lequel , sans remplir l'objet du mariage , n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si , de deux personnes ainsi liées , il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature & à la propagation de l'espece , soit par son tempérament , soit par son âge , elle ensevelit l'autre avec elle , & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit , chez les chrétiens , tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli ; les mariages mal assortis ne se raccommoient plus ; les femmes ne passent plus , comme chez les Romains , successivement dans les mains de plusieurs maris , qui en tiroient , dans le chemin , le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si , dans une république comme Lacédémone , où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulieres & subtiles , & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république , il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans , il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage , chez toutes les nations du monde , est un contrat susceptible de toutes les conventions ; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : mais les chrétiens ne les regardent pas dans ce

point de vue ; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens ; au contraire , comme je te l'ai déjà dit , il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'est une image , une figure , & quelque chose de mystérieux que je ne comprends point.

*De Paris , le 19 de la lune
de Chahban , 1718.*

LETTRE CXVII.

USBEK A U M Ê M E.

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des prêtres & des dervis , de l'un & de l'autre sexe , qui se vouent à une continence éternelle : c'est , chez les chrétiens , la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas , ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

Je trouve que leurs docteurs se contredisent manifestement , quand ils disent que le mariage est saint , & que le célibat , qui lui est opposé , l'est encore davantage , sans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux , le bien est toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de célibat est prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui , ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à-peu-près à la même chose.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes , que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque maison religieuse une famille éternelle , où il ne naît personne , & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maisons sont toujours ouvertes , comme autant de gouffres où s'ensevelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains , qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage , & vouloient jouir
d'une

d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante, tout le monde est en droit de faire des enfans; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis: & si, dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui sépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini chez les catholiques.

J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les protestans. Ces derniers sont peu-à-peu parvenus à un équilibre. Les protestans deviendront plus riches

& plus puissans , & les catholiques plus foibles.

Les pays protestans doivent être , & sont réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il suit , premièrement , que les tributs y sont plus considérables , parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient ; secondement , que les terres y sont mieux cultivées : enfin , que le commerce y fleurit davantage , parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres , il faut que le commerce périclite ; & , lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce , il faut que la culture des terres manque ; c'est-à-dire , il faut que tous les deux tombent en même - tems , parce que l'on ne s'attache jamais à l'un , que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques , non-seulement la culture des terres y est abandonnée , mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre

cinq ou six mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provision pardevers lui, il ne doit plus s'embarasser de sa fortune : il trouve dans le cloître une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des sueurs & des peines.

Ce n'est pas tout : les dervis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'état ; c'est une société de gens avarés, qui prennent toujours, & ne rendent jamais ; ils accumulent sans cesse des revenus : pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie ; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince protestant qui ne leve sur ses peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en leve sur ses sujets : cependant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par-tout chez les autres.

*De Paris, le 26 de la lune
de Chahban, 1718.*

L E T T R E C X V I I I .

U S B E K A U M Ê M E .

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe ; passons à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ses côtes , parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie , où la religion mahométane est établie , ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains , par les raisons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de la Guinée , elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cents ans , que les petits rois , ou chefs des villages , vendent leurs sujets aux princes de l'Europe , pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que cette Amérique , qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans , est elle-même déserte , & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves , qu'on transporte dans un autre climat , y périssent à milliers : & les travaux des mines où l'on

occupe sans cesse & les naturels du pays & les étrangers , les exhalaisons malignes qui en sortent , le vif-argent dont il faut faire un continuel usage , les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes , pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent , ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles , & qui ne font des richesses , que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

*De Paris , le dernier de la
lune de Chahban , 1718.*

LE T T R E C X I X .

U S B E K A U M Ê M E .

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde ; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination , pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les juifs , toujours exterminés & toujours renaissans , ont réparé leurs pertes & leurs destructions continuelles , par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles , d'y voir naître un roi puissant , qui fera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets , qu'à cause de ce dogme de la religion des mages , que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puissent faire , c'étoit de faire un enfant , labourer un champ & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux , cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car , comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux ; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices , dans lesquels ils croient que leurs ames , anéanties dans le Tyen , reprennent une nouvelle vie ; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté , les pays des mahomé-

tans deviennent tous les jours déserts , à cause d'une opinion qui , toute sainte qu'elle est , ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux , lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables , les soins pour assurer la fortune de nos enfans , les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagere , nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le présent , sans inquiétude pour l'avenir , nous ne prenons la peine , ni de réparer les édifices publics , ni de défricher les terres incultes , ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité générale , & nous laissons tout faire à la providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse , si défavorable à la propagation , en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans , & détourne ses yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige , pour rendre solide la fortune d'un seul ,

de s'opposer à l'établissement de plusieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

*De Paris, le 4 de la lune
de Rahmazan, 1718.*

L E T T R E C X X .

U S B E K A U M Ê M E .

LES pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que, lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soient un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des famines fréquentes: sans compter qu'il n'y pas de pays si abon-

dant en gibier & en poisson, qu'il puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de sauvages, au nombre de deux ou trois cents habitans, détachés les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répondent & se secourent mutuellement.

Il y a chez les sauvages une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la première; c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rendent pas désagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre; elles vont jusqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse au magistrat, est punie de mort si son fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens mêmes ne l'excusent pas.

*De Paris, le 9 de la lune
de Rahmazan, 1718.*

L E T T R E C X X I .

U S B E K A U M Ê M E .

L'EFFET ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire , sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

L'air se charge , comme les plantes , des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous , que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays , nous devenons malades. Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance , les solides à une certaine disposition , tous les deux à un certain degré de mouvement , n'en peuvent plus souffrir d'autres , & ils résistent à un nouveau pli.

Quand un pays est désert , c'est un préjugé de quelque vice particulier de la na-

ture du terrain ou du climat : ainsi , quand on ôte les hommes d'un ciel heureux , pour les envoyer dans un tel pays , on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains savoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne , & ils faisoient passer des juifs. Il fallut se consoler de leur perte ; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas , voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontières , transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays , & en envoya plus de vingt mille familles dans les provinces de Guilan , qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de negres , dont nous avons parlé , n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des juifs sous Adrien , la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes

destructions sont presque irréparables ; parce qu'un peuple qui manque à un certain point , reste dans le même état ; & si par hasard il se rétablit , il faut des siècles pour cela.

Que si , dans un état de défaillance , la moindre des circonstances dont je t'ai parlé vient à concourir , non-seulement il ne se répare pas , mais il dépérit tous les jours , & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vide se remplit , il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique , les Espagnols , qui ont pris la place de ses anciens habitans , n'ont pu la repeupler : au contraire , par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine , les destructeurs se détruisent eux-mêmes , & se consomment tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois : il y a des climats si heureux , que l'espece s'y multiplie ; témoins ces

Îles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, & qui recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais, quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes îles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux: mais quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire: au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser les Indiens & les Métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés: & si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

* L'auteur parle peut-être de l'île Bourbon.

On peut comparer les empires à un arbre , dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc , & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'est plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines , que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses , plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite , songerent aux moyens de les conserver , & prirent chacune , pour cela , une voie différente.

Les Espagnols , désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité , prirent le parti de les exterminer , & d'y envoyer d'Espagne des peuples fideles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple , aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble , disparaître de la terre , à l'arrivée de ces barbares , qui semblèrent , en découvrant les Indes , n'avoir pensé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie , ils conserverent ce pays sous leur domination. Juge par-là combien les conquêtes sont funestes , puisque les effets en sont tels : car enfin , ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance ? Comment soutent une guerre civile de si loin ? Que feroient-ils devenus , s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux , & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais , ils prirent une voie toute opposée ; ils n'employèrent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rébellion de ces peuples , & en profiterent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussitôt chassés ; les autres en firent des déserts , & rendirent leur propre pays un désert encore.

C'est le destin des héros de se ruiner à

conquérir des pays qu'ils perdent soudain , ou à soumettre des nations , qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire , comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jetoit dans la mer , & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

*De Paris, le 18 de la lune
de Rhamazan, 1718.*

LETTRE CXXII.

U S B E K A U M Ê M E .

LA douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espece. Toutes les républiques en font une preuve constante ; & , plus que toutes , la Suisse & la Hollande , qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe , si l'on considère la nature du terrain , & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté , & l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même , & nous sommes conduits par nos besoins

besoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espece se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtisans, & quelques particuliers possèdent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas; ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou paysan étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre :

cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans , qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert , dans un état , ce nombre d'enfans qui languissent dans la misere ? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent ; ils ne prospèrent jamais : foibles & débiles , ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappent , atteignent l'âge viril sans en avoir la force , & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes ; qui ne croissent jamais heureusement , si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables , l'espece perd , & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées , la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice , les

obligeoit de se marier , & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages , il naissoit bien des enfans , que l'on cherche encore en France , & que la misere , la famine & les autres maladies en ont fait disparaître.

Que si , dans un ciel aussi heureux , dans un royaume aussi policé que la France , on fait de pareilles remarques , que sera-ce dans les autres états ?

*De Paris, le 23 de la lune
de Rhamazan , 1718.*

LETTRE CXXIII.

USBK AU MOLLAK MÉHÉMET ALY ,
GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX
A COM.

QUE nous servent les jeûnes des immaums & les cilices des mollaks ? La main de dieu s'est deux fois appesantie sur les enfans de la loi. Le soleil s'obscurcit , & semble n'éclairer plus que leurs dé-

faites : leurs armées s'assemblent , & elles sont dissipées comme la poussière.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus : un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine : le grand visir d'Allemagne est le fléau de dieu , envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar ; il porte par-tout la colere du ciel , irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums , tu pleures nuit & jour sur les enfans du prophete que le détestable Omar a dévoyés ; tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu desires leur conversion , & non pas leur perte : tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali , par les larmes des saints , & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts , par la terreur des infideles.

*De Paris , le 1 de la lune
de Chalval , 1718.*

L E T T R E C X X I V .

U S B E K A R H É D I .

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? ils leurs sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre ; & je les plains encore davantage lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces & des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille ré-

flexions : une foule d'idées se présente à mon esprit ; il me semble que j'entends publier cette ordonnance.

« Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets à nous demander des pensions , ayant exercé sans relâche notre magnificence royale , nous avons enfin cédé à la multitude des requêtes qu'ils nous ont présentées , lesquelles ont fait jusqu'ici la plus grande sollicitude du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont point manqué , depuis notre avènement à la couronne , de se trouver à notre lever ; que nous les avons toujours vus sur notre passage immobiles comme des bornes , & qu'ils se sont extrêmement élevés pour regarder , sur les épaules les plus hautes , notre sérénité. Nous avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques personnes du beau sexe , qui nous ont supplié de faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très-difficile : quelques-unes même très-surannées nous ont prié , branlant la tête , de faire attention qu'elles ont fait l'ornement de la cour des rois nos prédé-

cesseurs ; & que si les généraux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par leurs faits militaires , elles n'ont point rendu la cour moins célèbre par leurs intrigues. Ainsi , desirant traiter les supplians avec bonté , & leur accorder toutes leurs prieres , nous avons ordonné ce qui suit.

Que tout laboureur , ayant cinq enfans , retranchera journallement la cinquieme parrie du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux peres de famille de faire la diminution , sur chacun d'eux , aussi juste que faire se pourra.

Défençons expressément à tous ceux qui s'appliquent à la culture de leurs héritages , ou qui les ont donnés à titre de ferme , d'y faire aucune réparation , de quelque espece qu'elle soit.

Ordonnons que toutes personnes qui s'exercent à des travaux vils & mécaniques , lesquelles n'ont jamais été au lever de notre majesté , n'achetent désormais d'habits , à eux , à leurs femmes & à leurs enfans , que de quatre ans en quatre ans : leur interdisons en outre , très-étroi-

tement, ces petites réjouissances qu'ils avoient coutume de faire dans leurs familles, les principales fêtes de l'année.

Et, d'autant que nous demeurons avertis que la plupart des bourgeois de nos bonnes villes sont entièrement occupés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se sont rendues recommandables, dans notre état, que par une triste & ennuyeuse modestie; nous ordonnons qu'ils attendront à les marier, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordonnances, elles viennent à les y contraindre. Défendons à nos magistrats de pourvoir à l'éducation de leurs enfans. »

*De Paris, le premier de la
lune de Chalval, 1718.*

L E T T R E C X X V .

R I C A A * * * .

ON est bien embarrassé dans toutes les religions , quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines , dont on les menace : mais , pour les gens vertueux , on ne fait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis , capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens : les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses ; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement ; d'autres enfin , qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici-bas , n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens , à ce propos , d'une histoire que j'ai ouï raconter à un homme qui

avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres Indiens ne sont pas moins stériles que les autres , dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

Une femme , qui venoit de perdre son mari , vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler ; mais comme dans les pays soumis aux mahométans , on abolit , tant qu'on peut , cette cruelle coutume , il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes , elle se jeta dans un furieux emportement. Voyez , disoit-elle , comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler , quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mere , ma tante , mes sœurs se sont bien brûlées. Et , quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur , il se fâche , & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze : Homme infidele , lui dit le gouverneur , est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme ? Non , dit-il , je ne

lui ai jamais parlé : mais , si elle m'en croit , elle consommera son sacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en sera-t-elle bien récompensée ; car elle retrouvera dans l'autre monde son mari , & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous ? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux , chagrin , & d'ailleurs si vieux , que , si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme , sûrement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui ! . . . pas seulement du bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes , qui me séduisoient , & qui savoient de quelle manière je vivois avec lui , n'avoient garde de me tout dire : mais si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire , je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur , je me fais mahométane. Et pour vous , dit-elle en regardant le bonze , vous pouvez , si vous voulez , aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chalval , 1718.*

LETTRE CXXVI.

R I C A A U S B E K .

A * * * .

JE t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il est très-étroitement gardé, & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands mêmes, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime si tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais, sitôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeler l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

*De Paris, le 3 de la lune
de Chalval, 1718.*

LETTRE CXXVII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

TU as ouï parler mille fois du fameux roi de Suede. Il assiégeoit une place dans un royaume qu'on nomme la Norwege: comme il visitoit la tranchée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre: les états se sont assemblés, & on l'a condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime: c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi: forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets; qu'est-ce lorsque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlaissent aux rois , comme les anges parlent à notre saint prophete.

Tu fais que , dans les banquets sacrés , où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde pour se communiquer à ses esclaves , je me suis fait une loi sévere de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amere au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre , je n'ai point cessé d'être honnête homme ; & , dans cette épreuve de notre fidélité , j'ai risqué ma vie , & jamais ma vertu.

Je ne fais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant , que son ministre ne le soit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaise , elle a presque toujours été suggérée ; de maniere que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprends-tu qu'un homme , qui n'est que d'hier dans le ministere , qui peut-être n'y fera plus demain , puisse devenir dans un moment

l'ennemi de lui-même , de sa famille , de sa patrie , & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des passions ; le ministre les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministere : il n'a point d'autre but , ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges ; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils , par les desseins qu'il lui inspire & par les maximes qu'il lui propose.

*De Paris , le 25 de la lune
de Saphar , 1719.*

LETTRE CXXVIII.

RICA A USBEK.

A * * *.

JE passois l'autre jour sur le pont-neuf , avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance , qu'il me dit être un géometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût , car il étoit dans une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-tems par la manche , & le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui , tant il étoit occupé d'une courbe qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés , & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un café , où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empressement , & que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mous-

quetaires qui étoient dans un coin. Pour lui , il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il dérida un peu son visage , & se mit à rire , comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui , dans un jardin , coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse , il étoit offensé d'une faillie , comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent , pourvu qu'il fût vrai ; aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne , avec un homme qui avoit un château superbe & des jardins magnifiques ; & il n'avoit vu , lui , qu'un bâtiment de soixante pieds de long , sur trente-cinq de large , & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées , que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une méthode infailli-

ble. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé , d'une structure fort singuliere : il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi , qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures Babylonniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie , & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrites en l'air ; & , charmé de savoir cela , il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant , par une inondation : ce que vous me dites-là m'est fort agréable , dit alors le géometre ; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite , & qu'il est au moins tombé , sur la terre , deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit , & nous le suivîmes ; comme il alloit assez vite , & qu'il négligeoit de regarder devant lui , il fut rencontré directement par un autre homme ; ils se choquerent rudement , & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté , en raison réciproque de leur vitesse

& de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géometre : Je suis bien aise que vous m'ayiez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géometre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'est une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monsieur ! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout-à-fait cela ; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez ; mais vous ne leur ressemblerez point ; car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces mon-

noies de cuivre , qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or , & même font d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles font toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez , dites-vous , faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps , mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités , qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil , ils se séparèrent , je crois , très - mécontents l'un de l'autre.

*De Paris , le dernier de la lune
de Rebiab , 2 , 1719.*

L E T T R E C X X I X .

U S B E K A R H É D I .

A Venise.

LA plupart des législateurs ont été des hommes bornés , que le hasard a mis à la tête des autres , & qui n'ont presque consulté que leurs préjugés & leur fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils se sont amusés à faire des institutions puériles , avec lesquelles ils se sont , à la vérité , conformés aux petits esprits , mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jetés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers , ce qui marque un génie étroit , qui ne voit les choses que par parties , & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques - uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de loix : comment peut-on les observer , si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire , ont jeté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que , par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes , il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare ; & , lorsqu'il arrive , il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités , & apporter tant de précautions , que le peuple en conclue naturellement que les loix sont bien saintes , puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles , & ont suivi des idées logiciennes , plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite , elles ont été trouvées trop dures ; & , par un esprit d'équité , on a cru devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix , il faut toujours les suivre , & les regarder comme la conscience publique , à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les magistrats ; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état , où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'est , de toutes les puissances , celle dont on abuse le moins ; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures ; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions , & qui les a même précédées.

On remarque que , dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du créateur de l'univers , qui , quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour , ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre sans te faire remarquer la bizarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu , des loix romaines , un nombre infini de choses inutiles ,

inutiles , & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle , qu'elles ont établie comme la première autorité légitime.

*De Paris , le 4 de la lune
de Gemmadi , 2 , 1719.*

L E T T R E C X X X.

R I C A A * * *.

JE te parlerai , dans cette lettre , d'une certaine nation qu'on appelle les nouvellistes , qui s'assemblent dans un jardin magnifique , où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état , & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long : cependant ils se croient considérables , parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques , & traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux , qu'ils ne préten-

dent pénétrer ; ils ne sauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils savent combien notre auguste sultan a de femmes , combien il fait d'enfans toutes les années , & , quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions , ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent , qu'ils se précipitent dans l'avenir ; & , marchant au-devant de la providence , ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; & , après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites , ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues , & tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur toutes les rivieres , des routes secretes dans toutes les montagnes , des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge , qui reçut cette lettre d'un nouvelliste : comme elle m'a paru singuliere , je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

« Je me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems. Le premier janvier 1711, je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui savent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des Tuileries ; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siege, je pariai cents pistoles qu'il seroit pris le 18 août* : il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu ?

* 1717.

Lorsqu'é je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne , je jugeai qu'elle en feroit la conquête ; je le dis , & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final , pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée , je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles , & je les perdis encore ; car ce diable d'Albéroni , malgré la foi des traités , envoya sa flotte en Sicile , & trompa tout à-la-fois deux grands politiques , le duc de Savoie & moi.

Tout cela , monsieur , me dérouta si fort , que j'ai résolu de prédire toujours , & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuileries l'usage des paris , & feu monsieur le comte L. ne les souffroit gueres : mais depuis qu'une troupe de petits-mâtres s'est mêlée parmi nous , nous ne savons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle , qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'autre jour , comme j'ouvrais mon

manuscrit & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement intervalle du premier mor au second, me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; &, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : Monsieur le maréchal de *** ayant appris.... Cela est faux, me dit-il ; vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas de sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis, &c. »

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

« Je suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet d'un livre, pour démontrer que Louis le Grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont

mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-tems à un autre ouvrage , qui fera encore plus d'honneur à notre nation , si votre grandeur veut m'accorder un privilege : mon dessein est de prouver que , depuis le commencement de la monarchie , les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos défavantages , sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions ; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis , monseigneur , &c. »

MONSEIGNEUR ,

« Depuis la perte que nous avons faite de monsieur le comte de L. nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences ; & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens , & entre eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam , où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons

beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Tuileries vingt ans avant qu'ils fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux , où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois , il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi , ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis. . .

*De Paris , le 7 de la lune
de Gemmadi , 2 , 1719.*

LET T R E C X X X I .

R H É D I A R I C A .

A Paris.

U N E des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe , c'est l'histoire & l'origine des républiques. Tu fais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement , & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il

puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotisme.

Les premiers gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siècles, que les républiques se formerent.

La Grece ayant été abîmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : &, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; &, du débris de tant de royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois conserva long-tems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes Greques trouverent des alliées dans l'Asie mineure ; elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des rois de Perse. Ce
n'est

n'est pas tout, la Grece peupla l'Italie ; l'Italie , l'Espagne , & peut-être les Gaules. On fait que cette grande Hespérie , si fameuse chez les anciens , étoit au commencement de la Grece , que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs , qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux , l'allèrent chercher en Italie ; ceux d'Italie , en Espagne ; ceux d'Espagne , dans la Bétique ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies Greques apporterent avec elles un esprit de liberté , qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainsi en ne voit gueres , dans ces tems reculés , de monarchies dans l'Italie , l'Espagne , les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & , si l'on trouve des vestiges de quelque royauté parmi eux , c'est qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci se passoit en Europe ; car , pour l'Asie & l'Afrique , elles ont toujours été accablées sous le despotisme , si vous

en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé en deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage; il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république Romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandissement prodigieux de la république Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les citoyens Romains & les peuples vaincus; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

César opprima la république Romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gou-

vernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues fortirent du nord , se répandirent comme des torrens dans les provinces Romaines ; & , trouvant autant de facilité à faire des conquêtes , qu'à exercer leurs pirateries , elles démembrent l'empire , & fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres , & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois , qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes , quoique fondés par la force , ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie , comme les Turcs & les Tartares , firent des conquêtes , soumis à la volonté d'un seul , ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets , & à établir par les armes son autorité violente ; mais les peuples du nord , libres dans leur pays , s'emparant des provinces Romaines , ne donnerent point à leur chef une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples , comme les Vandales en Afrique , les Goths en

Espagne, dépofoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas fatisfaits; & chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de feigneurs la partageoient avec lui, les guerres n'étoient entreprifes que de leur confentement, les dépouilles étoient partagées entre le chef & les foldats; aucun impôt en faveur du prince; les loix étoient faites dans les aflemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états qui fe formerent des débris de l'empire Romain.

*De Venife, le 20 de la lune
de Rhégeb, 1719.*

LETTRE CXXXII.

R I C A A * * *.

J'E fus , il y a cinq ou six mois , dans un café ; j'y remarquai un gentilhomme assez bien mis , qui se faisoit écouter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déplorait sa situation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai , dit - il , quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux , si j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes fermiers , & les accabler de frais de justice ; je ne fais que les rendre plus insolubles ; je n'ai jamais pu voir cent pistoles à-la-fois. Si je devois dix mille francs , on me feroit saisir toutes mes terres , & je serois à l'hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours ; mais , me trouvant hier dans ce quartier , j'entrai dans la même maison , & j'y vis un homme grave , d'un visage pâle & alongé , qui , au milieu de

cing ou six discoureurs , paroiffoit morne & penfif , jufqu'à ce que , prenant brusquement la parole : Oui , messieurs , dit-il en hauffant la voix , je fuis ruiné , je n'ai plus de quoi vivre ; car j'ai actuellement chez moi deux cents mille livres de billets de banque , & cent mille écus d'argent ; je me trouve dans une fuation affreufe ; je me fuis cru riche , & me voilà à l'hôpital : au moins , fi j'avois feulement une petite terre où je puffe me retirer , je ferois sûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai , par hafard , la tête d'un autre côté , & je vis un autre homme qui faifoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais ? s'écrioit-il. Il ya un traître que je croyois si fort de mes amis , que je lui avois prêté mon argent , & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire , dans mon esprit il fera toujours deshonoré.

Tout près de-là étoit un homme très-mal vêtu , qui , élevant les yeux au ciel , difoit : Dieu béniffe les projets de nos mi-

nistres ! puiffé-je voir les actions à deux mille , & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrêmement pauvre , me dit-on ; aussi a-t-il un pauvre métier : il est généalogiste , & il espere que son art rendra , si les fortunes continuent ; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui , pour réformer leur nom , dégrasser leurs ancêtres & orner leurs carrosses : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il tressaillit de joie de voir multiplier ses pratiques.

Enfin , je vis entrer un vieillard pâle & sec , que je reconnus pour un nouvelliste , avant qu'il se fût assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers , & préfont toujours les victoires & les trophées : c'étoit , au contraire , un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne , dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontiere , & il est à craindre que le prince Pio , qui en a un gros

corps , ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit , vis-à-vis de moi , un philosophe assez mal en ordre , qui prenoit le nouvelliste en pitié , & haussait les épaules , à mesure que l'autre haussait la voix. Je m'approchai de lui , & il me dit à l'oreille : Vous voyez que ce fat nous entretient , il y a une heure , de sa frayeur pour le Languedoc ; & moi , j'apperçus hier au soir une tâche dans le soleil , qui , si elle augmentoit , pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement , & je n'ai pas dit un seul mot.

*De Paris , le 17 de la lune
de Rhamaçan , 1719.*

LETTRE CXXXIII.

R I C A A * * *

J'ALLAI , l'autre jour , voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis , qui en sont comme les dépositaires , mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant , je vis un homme grave , qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui , & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres , que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur , me dit-il , j'habite ici une terre étrangere ; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions ; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire : j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction ; car il s'occupè nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'est un homme qui n'est bon à rien , & qui nous est très à charge , parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui , comme moi , sont à la tête d'une communauté , doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela , le moine me poussa dehors , ferma la porte ; & , comme s'il eût volé , disparut à mes yeux.

*De Paris , le 21 de la lune
de Rhamazan , 1719.*

LETTRE CXXXIV.

RICA AU MÊME.

JE retournai le lendemain à cette bibliothèque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la première fois. Son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque? Ce sont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je: il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a, me répondit-il; il y en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me re-

partit-il , n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire , mais ce qu'ils croient eux-mêmes ; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir , mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens , & ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes , & vont comme au pillage ; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

Tout près de-là , vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion ; ensuite , les livres de morale , bien plus utiles ; ceux de théologie , doublement inintelligibles , & par la matiere qui y est traitée , & par la maniere de la traiter ; les ouvrages des mystiques , c'est - à - dire , des dévots qui ont le cœur tendre. Ah , mon pere ! lui dis-je , un moment , n'allez pas si vite ; parlez-moi de ces mystiques. Mon-

fleur , dit-il , la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse , & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même , d'où naissent les extases & les ravissements. Cet état est le délire de la dévotion ; souvent il se perfectionne , ou plutôt dégénere en quiétisme : vous savez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou , dévot & libertin.

Voyez les casuistes qui mettent au jour les secrets de la nuit ; qui forment , dans leur imagination , tous les monstres que le démon d'amour peut produire , les rassemblent , les comparent , & en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si leur cœur ne se met pas de la partie , & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuement peints.

Vous voyez , monsieur , que je pense librement , & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf , & plus encore avec vous qui êtes un étranger , qui voulez savoir les choses , & les savoir telles qu'elles sont. Si je voulois , je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admira-

tion ; je vous dirois sans cesse , cela est divin , cela est respectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit , de deux choses l'une , ou que je vous tromperois , ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire qui survint au dervis , rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

*De Paris , le 23 de la lune
de Rhamazan , 1719.*

LETTRE CXXXV.

R I C A A U M Ê M E.

J E revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici , me dit-il , les grammairiens , les glossateurs & les commentateurs. Mon pere , lui dis-je , tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oui , dit-il , ils le peuvent , & même il n'y paroît pas ; leurs ouvrages n'en

sont pas plus mauvais ; ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je ; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces fortes de sciences.

Voilà , poursuivit-il , les orateurs , qui ont le talent de persuader , indépendamment des raisons ; & les géometres , qui obligent un homme , malgré lui , d'être persuadé , & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique , qui traitent de si grands intérêts , & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout ; les livres de physique , qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers , que dans la machine la plus simple de nos artisans.

Les livres de médecine , ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art , qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légères , tant ils nous rendent la mort présente ; mais qui nous mettent dans une sécurité entière , quand ils parlent de la vertu des remèdes , comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de-là sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites maisons, comme des demeures qui lui sont également convenables.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espèce de diablerie; exécrables, selon la plupart des gens; pitoyables, selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'astrologie judiciaire, repartis-je, avec eux! Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils sont plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que

celui de la raison : voilà le plus étrange de tous les empires ; je plains bien une famille , & encore plus une nation qui se laisse si fort dominer par les planetes. Nous nous servons , lui repartis-je , de l'astrologie , comme vous vous servez de l'algebre. Chaque nation a sa science , selon laquelle elle regle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse , qu'un seul de vos algébristes en a faites ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une regle aussi sûre que les plus beaux raisonnemens de votre faiseur de systême ? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse , ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux ?

Notre dispute fut interrompue , & il fallut nous quitter.

*De Paris , le 26 de la lune
de Rhamazan , 1719.*

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

RICA AU MÊME.

DA NS l'entrevue suivante, mon savant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez, premièrement, les historiens de l'église & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres: mais ils le sont devenus, depuis que, soumis pour la plupart à une puissance abso-

lue , ils ont perdu cette douce liberté , si conforme à la raison , à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne , qui n'est qu'une ombre du premier empire ; mais qui est , je crois , la seule puissance qui soit sur la terre que la division n'a point affoiblie ; la seule , je crois encore , qui se fortifie à mesure de ses pertes ; & qui , lente à profiter du succès , devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France , où l'on voit d'abord la puissance des rois se former , mourir deux fois , renaître de même , languir ensuite pendant plusieurs siècles ; mais , prenant insensiblement des forces , accrue de toutes parts , monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui , dans leur course , perdent leurs eaux , ou se cachent sous terre ; puis , reparoissant de nouveau , grossis par les rivières qui s'y jettent , entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là , vous voyez la nation Espagnole sortir de quelques montagnes ; les princes mahométans subjugués aussi insensiblement.

ment, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule, jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur & de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa première puissance.

Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition ; le prince, toujours chancelant sur un trône inébranlable ; une nation impatiente, sage dans sa fureur même, & qui, maîtresse de la mer, (chose inouïe jusqu'alors !) mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de -là sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres ; ses princes divisés & foibles, & sans autre

attribut de souveraineté , qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques ; de la Suisse , qui est l'image de la liberté ; de Venise , qui n'a de ressources qu'en son économie ; & de Gênes , qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord , & entr'autres de la Pologne , qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois , qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins , qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus , nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

*De Paris , le 2 de la lune
de Chalval , 1719.*

L E T T R E C X X X V I I .

R I C A A U M Ê M E .

LE lendemain , il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poètes , me dit-il ; c'est-à-dire , ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens , & d'accabler la raison sous les agrémens , comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoissez ; ils ne sont pas rares chez les Orientaux , où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les poèmes épiques. Hé ! qu'est-ce que les poèmes épiques ? En vérité , me dit-il , je n'en fais rien : les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux , & que les autres qu'on donne sous ce nom , ne le sont point : c'est aussi ce que je ne fais pas. Ils disent de plus , qu'il est impossible d'en faire de nouveaux , & cela est encore plus surprenant.

Voici les poètes dramatiques , qui

selon moi, sont les poètes par excellence ; & les maîtres des passions. Il y en a de deux fortes ; les comiques , qui nous remuent si doucement ; & les tragiques , qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques , que je méprise autant que j'estime les autres , & qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaisent , même aux gens de cour , par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas , & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus , voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguïsent les épigrammes , qui font de petites fleches déliées , qui font une plaie profonde & inaccessible aux remèdes.

Vous voyez ici les romans , dont les auteurs font des especes de poètes , & qui ont également le langage de l'esprit & celui du cœur ; ils passent leur vie à chercher la nature , & la manquent toujours : leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons ailés & les hyppocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans, & si vous voyiez les nôtres, vous en feriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion, avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il est impossible que les incidens soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides & souvent répétées nous font languir, & ces prodiges extravagans nous révoltent.

*De Paris, le 6 de la lune
de Chalval, 1719.*

LETTRE CXXXVIII.

R I C A A I B B E N .

A Smyrne.

LES ministres se succèdent & se détruisent ici comme les saisons : depuis trois ans , j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans , ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de finesse & de mystère. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse , & avec douleur, des nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent

travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands , & sacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans , de desseins miraculeux , de systèmes nouveaux ; & , qu'absorbés dans les méditations , ils soient privés de l'usage de la parole , & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux , on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne savoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa , pour cet effet , six ou sept conseils ; & ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte , aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France , à la mort du feu roi , étoit un corps accablé de mille maux : Noailles prit le fer à la main , retrancha les chairs inutiles , & appliqua quelques remèdes topiques. Mais il restoit toujours un vice

intérieur à guérir. Un étranger est venu , qui a entrepris cette cure : après bien des remèdes violens , il a cru lui avoir rendu son embonpoint , & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois , sont à présent dans la pauvreté ; & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit ; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessus , il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées , incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades , & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé , vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent , à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue , tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de

toute leur force : La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans , ces gens de qualité feront bien du bruit.

*De Paris, le 1 de la lune
de Zilcadé , 1720.*

LETTRE CXXXIX.

RICA AU MÊME.

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale , non-seulement dans une femme , mais dans une reine. La reine de Suede voulant , à toute force , associer le prince son époux à la couronne , pour applanir toutes les difficultés , a envoyé aux états une déclaration , par laquelle elle se désiste de la régence , en cas qu'il soit élu.

Ily a soixante & quelques années qu'une autre reine , nommée Christine , abdiqua la couronne , pour se donner toute entiere

à la philosophie. Je ne fais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis, & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espece de désertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le tems que les autres ne songent qu'à jouir; & l'autre ne veut jouir que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

*De Paris, le 27 de la lune
de Maharram, 1720.*

L E T T R E C X L .

R I C A A U S B E K .

A * * * .

LE parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore, & il l'a enregistrée d'une manière qui déshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses : elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités : & , pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement , elles viennent démentir la flatterie , & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau , mon cher Usbek , que celui de la vérité , lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes ! Ils doivent

bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints ; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font , s'ils n'y étoient forcés par leur devoir , leur respect , & même leur amour.

*De Paris , le 21 de la lune
de Gemmadi , 1 , 1720.*

L E T T R E C X L I .

R I C A A U M Ê M E .

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus présenté , il y a quelques jours , à une dame de la cour , qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle , digne des regards de notre monarque , & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur se repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans & sur la maniere de

vivre des Persanes. Il me parut que la vie du ferrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poëtes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité : elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis ; & je lui envoyai quelques jours après un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zuléma : elle savoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traductions des saints prophetes ; les docteurs Arabes n'avoient rien de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignoit à tant de connoissances, un certain caractere d'esprit enjoué, qui laissoit à peine de-

viner si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du ferrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle: il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on appelle la nation juive, qui soutient, par l'autorité de ses livres sacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie, & ne pensent pas que dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, sans qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses: & comme les hommes qui auront bien vécu & bien usé de l'em-

pire qu'ils ont ici-bas sur nous , seront dans un paradis plein de beautés célestes & ravissantes , & telles que , si un mortel les avoit vues , il se donneroit aussi-tôt la mort , dans l'impatience d'en jouir ; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices , où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés , avec des hommes divins qui leur seront soumis : chacune d'elles aura un ferrail , dans lequel ils seront enfermés ; & des eunuques , encore plus fideles que les nôtres , pour les garder.

J'ai lu , ajouta-t-elle , dans un livre Arabe , qu'un homme , nommé Ibrahim , étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles , qu'il traitoit d'une maniere très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques , ni aux murs de son ferrail ; il les tenoit presque toujours sous la clef , enfermées dans leur chambre , sans qu'elles pussent se voir , ni se parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente ; toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne sortit de sa

bouche ; & jamais il ne fit le moindre signe , qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son ferrail , une d'entre elles , plus hardie que les autres , lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre , lui dit-elle , on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses , que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres , à ma place , souhaiteroient votre mort ; je ne souhaite que la mienne ; & , ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là , il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours , qui auroit dû le toucher , le fit entrer dans une furieuse colere ; il tira son poignard , & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes , dit-elle d'une voix mourante , si le ciel a pitié de ma vertu , vous ferez vengées. A ces mots , elle quitta cette vie infortunée , pour aller dans le séjour des délices , où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante , dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau , dont les eaux étoient plus pures que le crystal , y faisoit un nombre infini de détours. Elle entra ensuite dans des bocages charmans , dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux. De magnifiques jardins se présentèrent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité & sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe , préparé pour elle , & rempli d'hommes célestes , destinés à ses plaisirs.

Deux d'entre eux se présentèrent aussitôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain , & la parfumerent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens ; après quoi on la mena dans une grande salle , où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans , & une table couverte de mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit , d'un côté , une musique d'autant plus divine , qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre , elle ne voyoit que des

danfes de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre ; & , après l'avoir encore une fois déshabillée , on la porta dans un lit superbe , où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enivrée , & que ses raviffemens passèrent même ses desirs. Je suis toute hors de moi , leur disoit - elle ; je croirois mourir , si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop , laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs... Oui , vous rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer , & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? Que ne puis-je voir !.... Mais , pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux ! que ces ténèbres sont aimables ! Quoi ! je serai immortelle , & immortelle avec vous ! je serai..... Non , je vous demande grace ; car je vois bien que

vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commademens réitérés , elle fut obéie ; mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment , & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparèrent sa lassitude : elle reçut deux baisers , qui l'enflammerent soudain , & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiète , dit-elle ; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems : aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissements qu'elle pouvoit desirer. Je suis défabusée , s'écria-t-elle ; pardon , pardon , je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui , oui , je vous le confesse , on n'a jamais tant aimé. Mais , quoi ! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader ? Ah ! si vous vous disputez , si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite , je suis perdue ; vous serez tous deux vainqueurs ; il n'y aura que moi de vaincue , mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domestiques entrerent dans sa chambre , & firent lever ces deux jeunes hommes , que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite , & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple , & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie ; elle avoit donné de la vie à son teint , & de l'expression à ses graces. Ce ne fut , pendant tout le jour , que danses , que concerts , que festins , que jeux , que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems , & voloit vers ses deux jeunes héros : après quelques instans d'entrevue , elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée , toujours avec un visage plus serein. Enfin , sur le soir , on la perdit tout-à-fait : elle alla s'enfermer dans le ferrail , où elle vouloit , disoit-elle , faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus char-

mans , où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse : elle erra toute la nuit de chambre en chambre , recevant par-tout des hommages toujours différens , & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie , tantôt dans des plaisirs éclatans , tantôt dans des plaisirs solitaires ; admirée d'une troupe brillante , ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un palais enchanté , pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas , & les jeux se présentoient en foule au - devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse , que toujours hors d'elle-même , elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître , & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles , où l'ame se rend , pour ainsi dire , compte à elle-même , & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs , qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachés

invinciblement aux objets présens , ils perdent entièrement la mémoire des choses passées , & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs , dont l'esprit étoit vraiment philosophe , avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austère que son mari lui avoit fait garder , ne lui avoit laissé que cet avantage.

C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées , & la mort qui devoit être la fin de ses peines , & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu-à-peu de l'ivresse des plaisirs , & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée , & sur sa félicité présente ; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes

bornes de la compassion : plus tendres envers ces infortunées , elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ses jeunes hommes , qui étoient auprès d'elle , de prendre la figure de son mari ; d'aller dans son ferrail , de s'en rendre maître , de l'en chasser ; & d'y rester à sa place , jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs , arriva à la porte du ferrail d'Ibrahim , qui n'y étoit pas. Il frappe , tout lui est ouvert ; les eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit , en passant , pris les clefs dans la poche de ce jaloux , à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre , & les surprend d'abord par son air doux & affable ; & , bientôt après , il les surprend davantage par ses empressements & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement ; & elles l'auroient pris pour un songe , s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le ferrail , Ibrahim heurte , se

nomme, tempête & crie. Après avoir effuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas ; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours ; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur, mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé & traîné indignement hors du ferrail ; & il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas ?

Ah ! nous n'avons garde de douter , dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim , il nous suffit que vous ayiez si bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour , qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc , reprit-il , que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas , dirent-elles d'une commune voix ; nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-tems abusées : le traître ne soupçonnoit point notre vertu , il ne soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous , sans doute , qu'ils ressemblent. Si vous sachiez combien vous nous le faites haïr ! Ah ! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine , reprit le faux Ibrahim ; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance , dirent-elles. Oui , vous avez raison , dit l'homme divin ; j'ai mesuré l'expiation au crime ; je suis bien aise que vous soyiez contentes de ma maniere de punir. Mais ,

dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il ; dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guere par la ruse ; & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux ; je saurai m'assurer de vous, sans vous gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me serez fidelles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux : & un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de-là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes , dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déjà leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres , & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventurés. Enfin , le céleste Ibrahim revint , toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre , qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques , rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir , dans les festins , parmi des hommes , aussi libres qu'eux. Ibrahim crut , avec raison , que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux , qui , de retour trois ans après des pays lointains où

il avoit été transporté , ne trouva plus que ses femmes & trente-six enfans.

*De Paris , le 26 de la lune
de Gemmadi , 1720.*

LET T R E C X L I I .

R I C A A U S B E K .

*A * * * .*

VOICI une lettre que je reçus hier d'un savant : elle te paroîtra singuliere.

M O N S I E U R ,

« Il ya six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très - riche , qui m'a laissé cinq ou six cents mille livres , & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien , lorsqu'on en fait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition , ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet , où je mène la vie d'un savant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrymatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosophe stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout, j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six piéces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en

fervir , que des exemplaires imprimés , qui ne sont pas si corrects , & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne forte presque jamais , je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi , qu'un proconsul des Gaules fit faire , il y a environ douze cents ans : lorsque je vais à ma maison de campagne , je ne manque jamais d'y passer , quoiqu'il soit très-incommode , & qu'il m'alonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager , c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance , pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis desespéré de voir ces misérables indices , au lieu des colonnes militaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers , & que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez , monsieur , quelque manuscrit Persan , vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai , par-dessus le marché , quelques

quelques ouvrages de ma façon , par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez , entre autres , une dissertation , où je fais voir que la couronne , dont on se servoit autrefois dans les triomphes , étoit de chêne , & non pas de laurier : vous en admirerez une autre , où je prouve , par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs Grecs , que Cambyse fut blessé à la jambe gauche , & non pas à la droite ; une autre , où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume *in-quarto* , en forme d'explications d'un vers du sixieme livre de l'Énéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & , quant à présent , je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste Grec , qui n'avoit point paru jusqu'ici , & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste , que les copistes

du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis , &c. »

Fragment d'un ancien Mythologiste.

« Dans une isle près des Orcades , il naquit un enfant , qui avoit pour pere Eole , dieu des vents , & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que , dès l'âge de quatre ans , il distinguoit si parfaitement les métaux , que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or , il reconnut la tromperie , & la jeta par terre.

Dès qu'il fut grand , son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres , qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs : mais , comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays , il le quitta , & se mit à courir le monde , en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il apprit , dans ses voyages , que , dans la Bétique , l'or reluisoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne , qui regnoit pour

lors : mais ce dieu ayant quitté la terre , il s'avisa d'aller dans tous les carrefours , où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches , parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi , quittez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination , & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées , & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain , il revint dans les mêmes carrefours , & il s'écria : Peuples de Bétique , voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup , & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez - vous ensuite ; & , si vous avez des créanciers , allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après , & il parla ainsi : Peuples de Bétique , je vois bien que votre imagination n'est pas si

vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne ; je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau , qui fera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles feront bien significatives ; car elles régleront la dot de vos femmes , la légitime de vos enfans , le nombre de vos domestiques. Et quant à vous , dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous , mes chers enfans , (je puis vous appeler de ce nom , car vous avez reçu de moi une seconde naissance) mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages , de la somptuosité de vos festins , du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là , il arriva dans le carrefour , tout essoufflé ; & , transporté de colere , il s'écria : Peuples de Bétique , je vous avois conseillé d'imaginer , & je vois que vous ne le faites pas : eh bien ! à présent je vous l'ordonne. Là-dessus , il les quitta brusquement ; mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables

pour conferver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent ; mais , pour de l'or pour de l'or Ah ! cela me met dans une indignation Je jure , par mes outres sacrées , que , s'ils ne viennent me l'apporter , je les punirai sévèrement. Puis il ajouta , d'un air tout-à-fait persuasif : Croyez - vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur , c'est que , lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours , je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain , on l'aperçut de loin , & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse : Peuples de Bétique , j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers : je vous prie , faites-les-moi venir ; vous me ferez plaisir , & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher ; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais , reprenant courage , il hasarda encore une

petite priere. Je fais que vous avez des pierres précieuses : au nom de Jupiter , défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces fortes de choses : défaites-vous-en , vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous - mêmes , je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous , si vous faites ce que je vous conseille ! Oui , je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin , il monta sur un tréteau ; & prenant une voix plus assurée , il dit : Peuples de Bétique , j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes , avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : mais , pour achever votre fortune , souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots , d'une aile légère , le fils d'Eole disparut , & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain , & parla ainsi : Je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement : eh bien ! prenez que je ne vous aie rien dit. Il est

vrai , la moitié , c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens , pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement , car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussi-tôt il en disparut les trois quarts. »

*De Paris , le 9 de la lune
de Chahban , 1720.*

LET TRE CXLIII.

RICA A NATHANAEL LEVI, MEDECIN
JUIF A LIVOURNE.

TU me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes , & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses - tu à moi ? Tu es juif , & je suis mahométan ; c'est-à-dire , que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran : j'attache à mes bras un petit paquet , où sont écrits les noms de plus de deux cents dervis : ceux d'Hali , de Fatmé & de tous les purs

font cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses ; &, sans cette sauve-garde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ! Ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules ; &, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des phantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse trou-

bler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que certains prestiges ont fait gagner une bataille; & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la situation du terrain, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe, pour un moment, qu'il y ait des prestiges: passe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre: veux-tu que, dans ce

cas-là , aucune des deux ne puisse remporter la victoire ?

Crois-tu que leur sort restera incertain , jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer ? que tous les coups seront perdus , toute la prudence vaine , & tout le courage inutile ?

Penfes-tu que la mort , dans ces occasions , rendue présente de mille manieres , ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques , que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que , dans une armée de cent mille hommes , il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre ? que le second , qui quitte un troisieme , ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrieme ? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée , & la saisisse d'autant plus facilement , qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde fait , & tout le monde sent que les hommes , comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être ,

aiment passionnément la vie : on fait cela en général ; & on cherche pourquoi , dans une certaine occasion particuliere , ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou furnaturelles , je n'imagine rien de si frivole ; parce que , pour s'assurer qu'un effet , qui peut être produit par cent mille causes naturelles , est furnaturel , il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi ; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage , Nathanaël : il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

*De Paris , le 20 de la lune
de Chahban , 1720.*

P. S. Comme je finissois , j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris ; (car ici toutes les bagatelles s'impriment , se publient , & s'achètent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer , parce qu'elle a du rapport à notre sujet. *

* » L'auteur , dans le manuscrit qu'il avoit
» confié , de son vivant , aux libraires , a jugé

L E T T R E

*d'un médecin de Province à un médecin
de Paris.*

« Il y avoit dans notre ville un malade qui ne dormoit point depuis trente - cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium ; mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre, & il avoit la coupe à la main , qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin , il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine , mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie querir ; & si je ne dors pas cette nuit , je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié , le malade fit fermer les rideaux , & dit à un petit laquais : Tiens ,
» à propos de faire des retranchemens. On n'a
» pas cru devoir en priver le lecteur , qui les
» trouvera ici en notes.

Il y a bien des choses que je n'entends pas : mais toi , qui es médecin , tu dois entendre le langage de tes confreres,

va-t-en

va-t-en chez monsieur Anis, & dis - lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayiez pas pu vendre ? car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour sainte du pere Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer ; je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, jésuite Espagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au pere Caussin : j'espere, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus, monsieur Anis sortit, & courut chercher le remède à sa boutique. La cour sainte arrive, on en secoue la poudre ; le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire, il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne prononçoit que d'une voix mal articulée ;

& déjà toute la compagnie se sentoit affoiblie; un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été longtemps éprouvé, s'affouplit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Cauffin. Il demande ce que c'est: on lui dit, vive le pere Cauffin! il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit? qui l'eût cru? c'est un miracle. Tenez, monsieur, voyez donc le pere Cauffin; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et, là-dessus, on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée. * »

* Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale, & de la puissance des paroles & des esprits: cela le frappa; &, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pousser plus loin. Hé, pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il

la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques, ruinent les malades & leur santé. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remèdes qu'il mit en pratique.

Tisane purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en grec; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot; quatre de Paracelse; une d'Avicenne; six d'Averroès; trois de Porphyre; autant de Plotin; autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

Prenez dix A** du C*** concernant la B** & la C** de l**; faites distiller au bain-marie; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.

Vomitif.

Prenez six harangues; une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment, prenant garde pour-

tant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours : puis , faites-le distiller au feu de sable. Et , si tout cela ne suffit pas ,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré , qui ait servi à couvrir un recueil de pieces des J. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cuillerée de cette infusion , & avalez.

Remede très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg , ci-devant jésuite , prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période ; & vous sentirez la faculté de respirer , vous revient peu à peu , sans qu'il soit besoin de réitérer le remede.

Pour préserver de la gale , gratelle , teigne , farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Aristote , deux degrés méthaphysiques , une distinction , six vers de Chapelain , une phrase tirée des lettres de

M. l'abbé de S. Cyran. Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attachez à un ruban, porterez au cou.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemanianâ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales: fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico: nihil indè extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas; Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emolientis folium unum infunde in aquæ communis, *lib. iv.* Ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; &, in expressione, dissolve Baunî deterfivi & Tamburini abluentis, *folia iij.*

Fiat clister.

In chlorosim, quam vulgus pallidoscolores, aut febrim - amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras *iv*; R. Thomæ Sanchiâ

* Q *ijj*

de matrimonio, folia ij. Infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà des drogues que notre médecin mit en pratique avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner les malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point: comme, par exemple, une épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne; une préface trop courte; un mandement fait par un évêque, & l'ouvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces fortes de remedes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

L E T T R E C X L I V.

U S B E K A R I C A.

J E trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux savans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci: Ce que j'ai dit

est vrai , parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai , parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier : car , qu'un homme soit opiniâtre , cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent , cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions ; c'est fort bien : le second attaque les opinions des autres ; & c'est le bien de tout le monde.

O mon cher Usbek ! que la vanité fert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés , à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs ; & ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes , venez , je vous embrasse ; vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & moi , je vous dis que vous avez tout : vous pensez que vous n'humiliez personne ; & vous humiliez tout le monde. Et , quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois par-

tout , je les précipite de leur tribunal , & je les mets à vos pieds.

*De Paris , le 22 de la lune
de Chahban , 1720.*

LET TRE CXLV.

U S B E K A * * * .

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes ; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie ; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra , il néglige très-souvent de le faire.

Il est porté à la critique , parce qu'il voit plus de choses qu'un autre , & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune , parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ses entreprises , parce

qu'il hafarde beaucoup. Sa vue, qui fe porte toujours loin, lui fait voir des objets qui font à de trop grandes diftances. Sans compter que, dans la naiffance d'un projet, il eft moins frappé des difficultés qui viennent de la chofe, que des remedes qui font de lui, & qu'il tire de fon propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réuffite de prefque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout; il fent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerfelle eft, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On eft charmé de donner à celui-ci; on eft enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond fur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on fupplée tout en faveur de l'autre: la vanité fe déclare pour lui.

Mais fi un homme d'efprit a tant de défavantages; que dirons-nous de la dure condition des favans?

Je n'y penfe jamais, que je ne me rap-

pelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voici.

M O N S I E U R ,

» Je suis un homme qui m'occupe ; toutes les nuits , à regarder , avec des lunettes de trente pieds , ces grands corps qui roulent sur nos têtes ; & , quand je veux me délasser , je prends mes petits microscopes , & j'observe un ciron ou une mitte.

Je ne suis point riche , & je n'ai qu'une seule chambre ; je n'ose même y faire du feu , parce que j'y tiens mon thermometre , & que la chaleur étrangere le feroit hauffer. L'hiver dernier , je pensai mourir de froid ; & , quoique mon thermometre , qui étoit au plus bas degré , m'avertît que mes mains alloient se geler , je ne me dérangeai point ; & j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de tems , les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu ; & , de tous les gens que je vois , je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockolm ,

un autre à Leipfik, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai fans doute jamais, avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte, que je ne laisse pas passer un courrier sans leur écrire.

Mais, quoique je ne connoisse personne dans mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je ferai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines, pour avoir fait la disfection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui se trouva là, se mit de la partie; & pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'affommoit à coups de pierres, conjointement avec le docteur * * * qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont le siege de sa raison fut ébranlé.

Depuis ce tems-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussi-tôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, disoit-elle, plus

que ses enfans , vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre , & , ne le trouvant pas , elle me cita devant le magistrat. Je crois que je ne ferai jamais delivré de la malice importune de ces femmes , qui , avec leurs voix glapissantes , m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans ».

Je suis , &c.

Tous les savans étoient autrefois accusés de magie ; je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain savant a des avantages sur moi ; il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces fortes d'accusations sont tombées dans le décri , on a pris un autre tour ; & un savant ne sauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple ; la plaie est faite , elle ne se fermera jamais bien. C'est toujours , pour lui , un endroit malade. Un adversaire viendra , trente ans après , lui dire modestement : A dieu ne plaise

plaise , que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelque histoire , & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit , & quelque droiture dans le cœur , on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le magistrat , sur un fait qui s'est passé il y a mille ans ; & on voudra que sa plume soit captive , si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches , qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui , à prendre toutes leurs impostures en détail , ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'empire , diminuent les droits d'une puissance , augmentent ceux d'une autre , donnent aux princes , ôtent aux peuples , font revivre des droits surannés , flattent les passions qui sont en crédit de leur tems , & les vices qui sont sur le trône ; imposant à la postérité , d'autant plus indignement , qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez , pour un au-

teur , d'avoir effuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez , pour lui , d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage. Il voit le jour , enfin , cet ouvrage qui lui a tant coûté ; il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un sentiment ; il l'a soutenu par ses écrits : il ne savoit pas qu'un homme à deux cents lieues de lui , avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui se déclare.

Encore , s'il pouvoit espérer d'obtenir quelque considération ! Non. Il n'est , tout au plus , estimé que de ceux qui se sont appliqués au même genre de science que lui. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits ; & il est , à son tour , regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance , ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent , se dédommage en le méprisant ; il ôte cet

obstacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui , & par-là se trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin , il faut joindre à une réputation équivoque , la privation des plaisirs & la perte de la santé.

*De Paris , le 26 de la lune
de Chahban , 1718.*

LETTRE CXLVI.

USBEK A RHÉDI.

A Venise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se décrédite que devant quelques gens ; il se tient couvert devant les autres : mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges , qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? le plus grand mal que fait un ministre sans probité, n'est pas de

deffervir son prince , & de ruiner son peuple : il y en a un autre , à mon avis , mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu fais que j'ai long-tems voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation , naturellement généreuse , pervertie en un instant , depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands , par le mauvais exemple d'un ministre : j'y ai vu tout un peuple , chez qui la générosité , la probité , la candeur & la bonne foi ont passé de tout tems pour les qualités naturelles , devenir tout-à-coup le dernier des peuples ; le mal se communiquer , & n'épargner pas même les membres les plus sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes , & violer les premiers principes de la justice , sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches , & nommoient nécessité , l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie , les plus saintes conventions anéanties , toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avarés , fiers d'une insolente pau-

vreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : Je vois que j'accommode mes affaires ; il est vrai que, lorsque j'allai,

il y a trois jours , faire un certain paiement , je laissai toute une famille en larmes , que je dissipai la dot de deux honnêtes filles , que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur , la mere périt de tristesse ; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre , lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation , dégrade les ames les plus généreuses , ternit l'éclat des dignités , obscurcit la vertu même , & confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité , lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres ? Que dira le peuple naissant , lorsqu'il comparera le fer de ses aïeux , avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse qui les déshonore , & ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

*De Paris , le 11 de la lune
de Rhamazan , 1720.*

L E T T R E C X L V I I .

L E G R A N D E U N U Q U E A U S B E K .

A Paris.

LES choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere : il se passe ici des choses horribles ; je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis , allant il y a quelques jours à la mosquée , laissa tomber son voile , & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves , chose si défendue par les loix du ferrail.

J'ai surpris , par le plus grand hasard du monde , une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir , un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ferrail , & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance, car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres; & , jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais si tu ne mets ces femmes à ma discrétion, je ne te répons d'aucunes d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

*Du ferrail d'Ispahan, le 1 de
la lune de Rhégeb, 1717.*

LETTRÉ CXLVIII.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE.

Au ferrail d'Ispahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir sans bornes sur tout le ferrail; commandez avec autant d'autorité que moi-même: que la crainte & la terreur marchent avec vous: courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens; que tout vive dans la consternation; que tout fonde en larmes devant vous;

interrogez tout le ferrail ; commencez par les esclaves ; n'épargnez pas mon amour ; que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachés ; purifiez ce lieu infame , & faites-y rentrer la vertu bannie : car , dès ce moment , je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise s'adressoit : examinez cela avec des yeux de lynx..

*De *** , le 11 de la lune
de Zilhagé , 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSITA USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves , j'ai pris sa place , jusqu'à ce que tu aies fait connoître sur qui tu veux jeter les yeux.

Deux jours après sa mort , on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée ; je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect , & l'ai ferrée , jusqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier , un esclave vint , au milieu de la nuit , me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ferrail : je me levai , j'examinai la chose , & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds , sublime seigneur , & je te prie de compter sur mon zele , mon expérience & ma vieillesse.

*Du ferrail d'Ispahan , le 5 de la
lune de Gemmadi , 1 , 1718.*

L E T T R E C L.

U S B E K A N A R S I T.

Au ferrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens ; le moindre retardement peut me désespérer , & vous demeurez tranquille , sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles ; j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus , avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé , vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-les donc ces ordres ; & vous périrez , si vous ne les exécutez pas.

*De *** le 25 de la lune
de Chalval , 1718.*

L E T T R E C L I .

S O L I M A U S B E K .

A Paris.

S I je gardois plus long-tems le silence , je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ferrail.

J'étois le confident du grand eunuque ; le plus fidele de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin , il me fit appeller , & me dit ces paroles : Je me meurs ; mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie , c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puisse , après ma mort , mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir , & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si , après ma mort , il manque de vigilance , songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots , il expira dans mes bras.

Je

Je fais ce qu'il t'écrivit, quelque tems avant sa mort, sur la conduite de tes femmes; il y a, dans le ferrail, une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sais ce que c'est; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue; depuis la mort du grand eunuque, il semble que tout leur soit permis: la seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus, sur le visage de tes femmes, la vertu mâle & sévère qui y regnoit autrefois; une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, est un témoignage infailible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne même, parmi tes esclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des regles, qui me surprend; ils n'ont plus ce zele

ardent pour ton service , qui sembloit animer tout le ferrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne , à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave , qui en a soin , a été gagné ; & qu'un jour , avant qu'elles arrivassent ; il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre , qui est dans la muraille de la principale chambre , d'où ils sortoient le soir , lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque , qui est à présent à notre tête , est un imbécille , à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengereffe contre tant de perfidies ; & si le ciel vouloit , pour le bien de ton service , que tu me jugeasses capable de gouverner , je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses , au moins elles seroient fidelles.

*Du ferrail d'Ispahan , le 6 de la
lune de Rebiab , 1 , 1719.*

L E T T R E C L I I.

N A R S I T A U S B E K.

A Paris.

R O X A N E & Z é l i s ont souhaité d'aller à la campagne ; je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles & des esclaves vigilans : je commande en ces lieux , où la vertu semble s'être choisi un asyle. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens , nouvellement arrivés à Ispahan , avoient apporté une de tes lettres pour moi ; j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour , & la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que , dans ce changement , tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

*Du serrail de Fatmé , le 6 de la
lune de Rebiab , 2 , 1719.*

L E T T R E C L I I I .

U S B E K A S O L I M .

Au ferrail d'Ispahan.

J E te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher , qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi ; mais n'y porte ni cœur , ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément ; dans la confusion de tant de crimes , elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ferrail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables ; & fais trembler ceux qui se propoisoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même , & de toutes les récompenses que tu as jamais désirées.

*De Paris , le 4 de la lune
de Chahban , 1719.*

L E T T R E C L I V .

U S B E K A S E S F E M M E S .

Au ferrail d'Ispahan.

P U I S S E cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque , non pas pour vous garder , mais pour vous punir. Que tout le ferrail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions passées ; & , pour l'avenir , il vous fera vivre sous un joug si rigoureux , que vous regretterez votre liberté , si vous ne regrettez pas votre vertu.

*De Paris , le 4 de la lune**[de Chahban , 1719.*

L E T T R E C L V .

U S B E K A N E S S I R ,

A Erzeron.

HEUREUX celui qui , connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille , repose son cœur au milieu de sa famille , & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare , présent à tout ce qui m'importune , absent à tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me faisit ; je tombe dans un accablement affreux ; il me semble que je m'anéantis ; & je ne me retrouve moi-même , que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer , & enfanter dans mon ame la crainte , les soupçons , la haine & les regrets.

Tu me connois , Nessir ; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié , si tu savois mon état déplorable. J'attends quelquefois six mois entiers des nouvelles du ferrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impa-

tience me les alonge toujours : & , lorsque celui qui a été tant attendu est prêt d'arriver , il se fait dans mon cœur une révolution soudaine ; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale ; cette inquiétude qui me désespéroit , je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être , & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais , quelque raison que j'aie eu de sortir de ma patrie , quoique je doive ma vie à ma retraite , je ne puis plus , Nessir , rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois - je pas tout de même , en proie à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère : mais il s'oppose à toutes mes résolutions ; il m'attache ici par mille prétextes : il semble qu'il ait oublié sa patrie ; ou plutôt , il semble qu'il m'ait oublié moi - même , tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma patrie , peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh ! qu'y ferai-je ? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout ; j'entrerai dans le

ferrail ; il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence ; & si je trouve des coupables , que deviendrai-je ? Et si la seule idée m'accable de si loin , que fera-ce , lorsque ma présence la rendra plus vive ? que fera-ce , s'il faut que je voie , s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? que fera-ce enfin , s'il faut que des châtimens , que je prononcerai moi - même , soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir

J'irai m'enfermer dans des murs plusterribles pour moi que pour les femmes qui y sont gardées ; j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit , dans mes bras , je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un tems si peu propre aux réflexions , ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine , esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour , vous ne gémiriez plus sur votre condition , si vous connoissiez le malheur de la mienne.

*De Paris, le 4 de la lune
de Chahban, 1719.*

LETTRE CLVI.

ROXANE A USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le ferrail : un deuil affreux l'environne ; un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage. Il a mis dans ses supplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos esclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne ; le sacrilege n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; &, quoique nous y soyions seules, il nous y fait vivre sous le voile. Il ne nous est plus permis de nous parler ; ce seroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est

entrée dans le ferrail , où ils nous assiegent nuit & jour : notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console , c'est que tout ceci ne durera pas long-tems , & que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne sera pas longue , cruel Usbek : je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

*Du ferrail d'Ispahan , le 2 de la
lune de Maharram , 1720.*

L E T T R E C L V I I .

Z A C H I A U S B E K .

A Paris.

O C I E L ! un barbare m'a outragée jusques dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtiment qui ramene, pour ainsi dire , à l'enfance.

Mon ame , d'abord anéantie sous la honte , reprenoit le sentiment d'elle-même , & commençoit à s'indigner , lorsque mes cris firent retentir les voûtes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains , & tenter sa pitié , à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce tems , son ame insolente & fervile s'est élevée sur la mienne. Sa présence , ses regards , ses paroles , tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule , j'ai du moins la consolation de verser des larmes ; mais , lorsqu'il s'offre à

ma vue , la fureur me faifit ; je la trouve impuiffante , & je tombe dans le défefpoir.

Le tigre oſe me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour , & profaner juſques aux ſentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime , je ne fais plus me plaindre ; je ne puis plus que mourir.

J'ai ſoutenu ton abſence , & j'ai conſervé mon amour , par la force de mon amour. Les nuits , les jours , les momens , tout a été pour toi. J'étois ſuperbe de mon amour même ; & le tien me faiſoit reſpecter ici. Mais à préſent..... Non , je ne puis plus ſoutenir l'humiliation où je ſuis descendue. Si je ſuis innocente , reviens pour m'aimer : reviens , ſi je ſuis coupable , pour que j'expire à tes pieds.

*Du ferrail d'Iſpahan , le 2 de la
lune de Maharram , 1720.*

LETTRE CLVIII.

ZÉLIS A USBEK.

A Paris.

A MILLE lieues de moi , vous me jugez coupable : à mille lieues de moi , vous me punissez.

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains , il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage , & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez , à votre fantaisie , redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille , depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade , & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

*Du ferrail d'Ispahan , le 2 de la
lune de Maharram , 1720.*

L E T T R E C L I X.

S O L I M A U S B E K.

A Paris.

J E me plains ; magnifique seigneur , & je te plains ; jamais serviteur fidele n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure , par tous les prophetes du ciel , que , depuis que tu m'as confié tes femmes , j'ai veillé jour & nuit sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministere par les châtimens ; & je les ai suspendus , sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes services passés ; regarde - moi comme un traître , & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane , la superbe Roxane , ô ciel ! à

qui se fier désormais ? Tu soupçonnois Zélis , & tu avois pour Roxane une sécurité entière ; mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme , qui , dès qu'il s'est vu découvert , est venu sur moi ; il m'a donné deux coups de poignard : les eunuques , accourus au bruit , l'ont entouré ; il s'est défendu long-tems , en a blessé plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre , pour mourir , disoit-il , aux yeux de Roxane. Mais enfin , il a cédé au nombre , & il est tombé à nos pieds.

Je ne fais si j'attendrai , sublime seigneur , tes ordres sévères. Tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

*Du ferrail d'Ispahan , le 8 de
la lune de Rebiab , 1 , 1720.*

L E T T R E C L X.

S O L I M A U S B E K.

A Paris.

J A I pris mon parti : tes malheurs vont disparoître ; je vais punir.

Je sens déjà une joie secrète : mon ame & la tienne vont s'appaiser : nous allons exterminer le crime , & l'innocence va pâlir.

O vous , qui semblez n'être faites que pour ignorer tous vos sens , & être indignées de vos desirs mêmes , éternelles victimes de la honte & de la pudeur , que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ferrail malheureux , pour vous voir étonnées de tout le sang que j'y vais répandre !

*Du ferrail d'Ispahan , le 8 de la
lune de Rebiab , 1 , 1720.*

L E T T R E C L X I.

R O X A N E A U S B E K.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; & j'ai su , de ton affreux ferrail , faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferois-je ici , puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrileges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que , pendant que tu te permets tout , tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs ? Non : j'ai pu vivre dans la

fervitude ; mais j'ai toujours été libre ; j'ai réformé tes loix sur celles de la nature ; & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre ; enfin , de ce que j'ai profané la vertu , en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connue , tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien n'étoit soumis : nous étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée , & je te trompois.

Ce langage , sans doute , te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs , je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais , c'en est fait , le poison me consume , ma force

m'abandonne ; la plume me tombe des
mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine :
je me meurs.

*Du ferrail d'Ispahan , le 8 de la
lune de Rebiab , 1 , 1720.*

Fin des Lettres Persanes.

1. Die ...
 2. Die ...
 3. Die ...
 4. Die ...
 5. Die ...
 6. Die ...
 7. Die ...
 8. Die ...
 9. Die ...
 10. Die ...
 11. Die ...
 12. Die ...
 13. Die ...
 14. Die ...
 15. Die ...
 16. Die ...
 17. Die ...
 18. Die ...
 19. Die ...
 20. Die ...
 21. Die ...
 22. Die ...
 23. Die ...
 24. Die ...
 25. Die ...
 26. Die ...
 27. Die ...
 28. Die ...
 29. Die ...
 30. Die ...
 31. Die ...
 32. Die ...
 33. Die ...
 34. Die ...
 35. Die ...
 36. Die ...
 37. Die ...
 38. Die ...
 39. Die ...
 40. Die ...
 41. Die ...
 42. Die ...
 43. Die ...
 44. Die ...
 45. Die ...
 46. Die ...
 47. Die ...
 48. Die ...
 49. Die ...
 50. Die ...
 51. Die ...
 52. Die ...
 53. Die ...
 54. Die ...
 55. Die ...
 56. Die ...
 57. Die ...
 58. Die ...
 59. Die ...
 60. Die ...
 61. Die ...
 62. Die ...
 63. Die ...
 64. Die ...
 65. Die ...
 66. Die ...
 67. Die ...
 68. Die ...
 69. Die ...
 70. Die ...
 71. Die ...
 72. Die ...
 73. Die ...
 74. Die ...
 75. Die ...
 76. Die ...
 77. Die ...
 78. Die ...
 79. Die ...
 80. Die ...
 81. Die ...
 82. Die ...
 83. Die ...
 84. Die ...
 85. Die ...
 86. Die ...
 87. Die ...
 88. Die ...
 89. Die ...
 90. Die ...
 91. Die ...
 92. Die ...
 93. Die ...
 94. Die ...
 95. Die ...
 96. Die ...
 97. Die ...
 98. Die ...
 99. Die ...
 100. Die ...

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR

LE TEMPLE

DE

GNIDE.

THE TEMPLE

DE

GNIDE.



P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R .

UN Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son goût pour les Lettres, ayant acheté plusieurs Manuscrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu de Poètes Grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des Bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les

tombeaux de leurs Auteurs; &, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne ressemble à aucun ouvrage de ce genre que nous ayons. Cependant les regles que les Auteurs des Poétiques ont prises dans la nature, s'y trouvent observées.

La description de Gnide, qui est dans le premier chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait, pour ainsi dire, naître le Poëme; qu'elle est non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même, bien différente de ces descriptions que les Anciens ont tant blâmées, qui sont étrangères & recherchées: *Purpureus latè qui splendet, unus & alter assuitur pannus.*

Les épisodes du second & du troisieme

sieme Chant naissent aussi du sujet ; & le Poëte s'est conduit avec tant d'art , que les ornemens de son Poëme en sont aussi des parties nécessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrième & cinquieme Chant. Le Poëte , qui devoit faire réciter à Aristée l'histoire de ses amours avec Camille , ne fait raconter au fils d'Antiloque ses aventures , que jusques au moment qu'il a vu Thémire , afin de mettre de la variété dans les récits.

L'histoire d'Aristée & de Camille est singuliere , en ce qu'elle est uniquement une histoire de sentiment.

Le nœud se forme dans le sixieme Chant , & le dénouement se fait très-heureusement dans le septieme, par un seul regard de Thémire.

Le Poète n'entre pas dans le détail du raccommodement d'Aristée & de Camille ; il en dit un mot , afin qu'on sache qu'il a été fait , & il n'en dit pas davantage , pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuse.

Le dessein du Poëme est de faire voir que nous sommes heureux par les sentimens du cœur , & non pas par les plaisirs des sens ; mais que notre bonheur n'est jamais si pur , qu'il ne soit troublé par les accidens.

Il faut remarquer que les Chants ne sont point distingués dans la traduction : la raison en est que cette distinction ne se trouve pas dans le Manuscrit Grec , qui est très-ancien. On s'est contenté de mettre une note à la marge au commencement de chaque Chant.

On ne sait ni le nom de l'Auteur , ni

le tems auquel il a vécu ; tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho , puisqu'il en parle dans son ouvrage : il y a même lieu de croire qu'il vivoit avant Térence , & que ce dernier a imité un passage qui est à la fin du second Chant. Car il ne paroît pas que notre Auteur soit plagiaire ; au lieu que Térence a volé les Grecs , jusqu'à insérer dans une seule de ses Comédies deux pieces de Ménandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'original à côté de la traduction ; mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part , & d'attendre les savantes Notes qu'un homme d'érudition y prépare , & qui seront bientôt en état de voir le jour.

Quant à ma traduction , elle est

fidelle ; j'ai cru que les beautés , qui n'étoient point dans mon Auteur , n'étoient point des beautés , & j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure , lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée. J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je courre la même carrière que lui ; il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

LE TEMPLE

DE

G N I D E.

VÉNU S préfere le féjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte ; elle ne descend point de l'Olympe fans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue , qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage , & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée , sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains. On y jouit d'un printems éternel ; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux : les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout

éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville est le palais de Vénus : Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle , quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or , l'azur , les diamans y brillent de toutes parts ; mais j'en peins les richesses , & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés ; Flore & Pomone en ont pris soin : leurs nymphes les cultivent ; les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promene , entourée de ses Gnidiennes , vous diriez que , dans leurs jeux folâtres , elles vont détruire ces jardins délicieux ; mais , par une vertu secrète , tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide : ses nymphes se confondent avec elles ; la déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise

au milieu d'elies , elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loïn une grande prairie , toute parée de l'émail des fleurs ; le berger vient les cueillir avec sa bergere ; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle , & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie , & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives ; il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords , il s'arrête , & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus.

Mais lorsqu'une d'elles se baigne , il est plus amoureux encore ; ses eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il se souleve pour l'embrasser mieux ; il l'enleve ; il fuit ; il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer ; mais il la soutient sur les flots ; & , charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide , jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter , il la porre lentement sur le rivage , & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de myrthe , dont les routes font mille détours. Les amans y viennent conter leurs peines ; l'amour , qui les amuse , les conduit par des routes toujours plus secretes.

Non loin de-là est un bois antique & sacré , où le jour n'entre qu'à peine ; des chênes , qui semblent immortels , portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux , lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour , on monte une petite colline , sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis : le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi ! dit-elle , j'aimerois un mortel ! hélas ! je sens que je l'adore : quoiqu'il ne m'adresse plus de vœux , il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours , lorsque , piquée d'un défi témé-

raire , elle les consulta avec les Grâces. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger Troyen : elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses Nymphes la parfumerent ; elle monta sur son char traîné par des cygnes , & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit , & ses regards errèrent & moururent ; la pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse : il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psiché vint avec sa mere. L'Amour , qui voloit autour des lambris dorés , fut surpris lui-même par un de ses regards : il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi , dit-il , que je blesse ; je ne puis soutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba sur le sein de Psiché. Ah ! dit-il , je commence à sentir que je suis le Dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple , on sent dans le cœur un charme secret , qu'il est impossible d'exprimer : l'ame est saisie de ces ravissemens que les Dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant , est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des Dieux.

Une main , sans doute immortelle , l'a par-tout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus , le ravissement des Dieux qui la virent , son embarras de se voir nue , & cette pudeur qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déesse. Le peintre a représenté le Dieu sur son char , fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui , la Peur & la Mort marchent devant ses coursiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée , & une poussière épaisse commence à le dérober. D'un autre côté , on le voit couché languissamment sur un lit de roses : il sourit à Vénus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins qui restent encore. Les plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent , & , attentifs l'un à l'autre , ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé , où le

peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain ; toute la cour céleste y est assemblée : le Dieu paroît moins sombre , mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main , qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine , & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe , pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle ; les Dieux fourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté , on voit le Dieu impatient , qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance , que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir , si l'œil qui voit Vénus , pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là , on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule : la Déesse se débat , & veut échapper des bras qui la retiennent ; sa robe fuit ses genoux , la toile vole ; mais Vulcain répare ce beau dé

fordre , plus attentif à la cacher , qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé ; il l'enferme dans les rideaux , & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire ; il est charmé de la voir s'éloigner. Les Déeses jouent entr'elles ; mais les Dieux paroissent tristes , & la tristesse de Mars a quelque chose chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple , la Déesse elle-même y a voulu établir son culte ; elle en a réglé les cérémonies , institué les fêtes , & elle y est en même-tems la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre , est plutôt une profanation qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur , & se font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres où chaque femme mariée va , une fois en sa vie , se donner à celui qui la choisit , & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de

de tous les pays , plus honorées que les Matrones , vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin , où les hommes se font eunuques , & s'habillent en femmes pour servir dans le sanctuaire , consacrant à la Déesse , & le sexe qu'ils n'ont plus , & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur , & lui rendit des honneurs plus dignes d'elle. Là , les sacrifices sont des soupirs , & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse , & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la Beauté , on l'adore comme Vénus même ; car la Beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le temple demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablés des rigueurs de leur maîtresse , viennent soupirer dans le temple ; ils sentent diminuer leurs tourmens , & entrer dans leur cœur la flatteuse espérance.

La Déesse , qui a promis de faire le

bonheur des vrais amans , le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir , mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse , comme on adore les décrets des Dieux , qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines , le feu , les transports de l'amour , & la fureur même ; car moins on est maître de son cœur , plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur , sont des profanes , qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse , & lui demandent de les délivrer de cette liberté , qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La Déesse inspire aux filles , de la modestie , & les fait estimer au prix que l'imagination , toujours prodigue , y fait mettre. Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincère , d'un sentiment naïf , d'un aveu tendre. Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre , mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée accablée des rigueurs d'un amant , il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer , il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit , il le fait soudain renaître , ou mourir ; car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phédre & Ariane , qui , mêlés d'amour & de haine , servent à montrer sa puissance , comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne de l'amour ;
Vénus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire , pour faire leur priere à Vénus ; elles y expriment des sentimens naïfs , comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte , disoit une d'elles , ma

flamme pour Tircis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon berger , pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythère ; disoit une autre , je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus ; j'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un , ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes , les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus ; souvent ils chantent sa gloire en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien , qui tenoit par la main sa maîtresse , chantoit ainsi : Amour , lorsque tu vis Psiché , tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur ; ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux , & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire , & je l'ai aimée ;

je l'ai vue encore , & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle ; mais que deviendrois-je , si Vénus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces ?

Nous irons dans le temple , & jamais il n'y fera entré un amant si fidele ; nous irons dans le palais de Vénus , & je croirai que c'est le palais de Thémire ; j'irai dans la prairie , & je cueilleraï des fleurs que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage , où tant de routes vont se confondre ; & quand je l'aurai égarée , je lui donnerai un baïser ; & ce baïser me rendra si hardi.
L'amour qui m'inspire , me défend de révéler ses mystères.

Il y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent , où la déesse rend ses oracles : la terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresse comme à Delphes , où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels , sans se jouer de leurs espérances , ni de leurs craintes.

Une coquette de l'île de Crete étoit venue à Gnide ; elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle sourioit à l'un , parloit à l'oreille à l'autre , soutenoit son bras sur un troisieme , crioit à deux autres de la suivre : elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'alarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes ! Elle se présenta à l'oracle , aussi fiere que les déesses ; mais soudain nous entendîmes une voix qui sortit du sanctuaire : Perfide , comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je régne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je te laisserai le cœur comme il est ; tu appelleras tous les hommes que tu verras ; ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocretis vint ensuite route brillante des dépouilles de ses amans. Vas , dit la déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs , mais elle ne les donne pas ; ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même ,

tu ne saurois l'aimer. Vas prodiguer tes faveurs aux hommes lâches , qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; vas leur montrer des charmes que l'on voit soudain , & que l'on perd pour toujours ; tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche , qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes une chose que je ne saurois faire , quoique je sois la déesse de l'amour. On achete des beautés pour les aimer ; mais tu ne les aimes pas , parce que tu les achetes : tes trésors ne seront point inutiles ; ils serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride , nommé Aristhée , se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperdument amoureux ; il sentoit tout l'excès de son amour , & il venoit demander à Vénus , qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur , lui dit la déesse ; tu fais aimer : j'ai trouvé Camille digne de toi ; j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point dans mon empire de mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? je ne saurois te rendre plus amoureux , ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je , grande déesse , j'ai mille grâces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi , qu'elle ne voie que moi , qu'elle se réveille en songeant à moi , qu'elle craigne de me perdre , quand je suis présent ; qu'elle m'espere dans mon absence , que toujours charmée de me voir , elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

Il y a à Gnide des jeux sacrés qui se renouvellent tous les ans ; les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là , les bergeres sont confondues avec les filles des rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même ; elle décide sans balancer ; elle fait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélène remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée

par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas , après dix ans d'espérance : ainsi ce Prince , au jugement de Vénus même , se vit aussi heureux époux , que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe , dont les cheveux toboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine , qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de Lesbos , & elles se disoient l'une à l'autre : Je me sens toute émue ; il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi , elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchoit de la blancheur de leur teint & de la régularité de leurs traits ; tout faisoit voir ou promettoit un beau corps , & les dieux qui les formerent , n'auroient rien fait de plus digne d'eux , s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'île de Chypre.

Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougissons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'alarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone ; leur robe étoit ouverte par les côtés depuis la ceinture de la maniere la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse partant de naufrages, vous savez conserver des dépôts précieux ! Vous vous calmâtes lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide ; & lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux déesses ; toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus

une offrande de deux cents talens. Candaule étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il, je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sue que de Vénus & de moi ; mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie ! Belle reine, quittez ces vains ornemens, faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'univers, laissez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes ; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs ; leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient : Les Loix nous soumettent à vous, en l'honneur d'Isis ; mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des

loix : nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoyoit ses vaisseaux au bout de l'univers ; les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour ; elles étoient filles de l'aurore ; &c, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du soleil qui faisoit disparaître leur mere ; elles se plaignoient de leur mere, qui ne
se

se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis , sous une tente , une reine d'un peuple des Indes ; elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere : des eunuques la servoient , & leurs yeux tomboient par terre ; car , depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrémités de la terre , disputerent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornemens , elles avoient des graces , au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que des présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille ; elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté ; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix ; car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus ; je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays : depuis le couchant jusqu'à l'aurore, il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas, ici la grandeur & la majesté de Junon, plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pru-

dence , & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux ; car les unes découvroient la gorge & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules & couvroient la gorge : celles qui vous déroboient le pied , vous payoient par d'autres charmes ; & là , on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de *Thémire* , qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leurs ouvrages. De toutes les déesses , il n'y a que *Vénus* qui la voie avec plaisir , & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe , on distingua *Thémire* de tant de belles ; elles n'eurent pas le tems d'être ses rivales ; elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut , *Vénus* ne regarda qu'elle. Elle appela les Graces : Allez la couronner , leur dit-elle ; de toutes les beautés que je vois , c'est la seule qui vous ressemble.

Pendant que *Thémire* étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse , j'entrai dans un bois solitaire ; j'y trouvai

le tendre Arifthée. Nous nous étions vus le jour que nous allâmes confulter l'oracle ; c'en fut affez pour nous engager à nous entretenir ; car Vénus met dans le cœur , en la préfence d'un habitant de Gnide , le charme feeret que trouvent deux amis , lorsqu'après une longue abfence , ils fentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre , nous fentîmes que notre cœur fe donnoit ; il fembloit que la tendre amitié étoit defcendue du ciel , pour fe réplacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille chofes de notre vie ; voici à peu près ce que je lui dis.

Je fuis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés & les befoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un fommeil tranquille ; on donne des prix , aux dépens du public , à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne fe fouviennent que des bouffons qui les ont divertis , & ont perdu la mémoire des magiftrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir , qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe , & à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés , leur parure est si semblable à celle des femmes ; ils composent si bien leur teint ; ils se frisent avec tant d'art ; ils emploient tant de tems à se corriger à leur miroir , qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent au-lieu de se rendre ; chaque jour voit finir les espérances de chaque jour ; on ne fait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé ; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre , & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien ; tous ces riens qui font d'un si grand prix ; ces engagements qui paroissent toujours plus grands ; ces petites choses qui valent tant ; tout ce qui prépare un heureux moment ; tant de con-

quêtes au lieu d'une ; tant de jouissances avant la dernière : tout cela est inconnu à Cibaris.

Encore, si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire ; mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure ; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué toute une nuit d'une feuille de rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds ; les voitures les plus

douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins , l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés , sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour sans s'être fatigués ; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes , timides devant leurs concitoyens , lâches devant les étrangers ; ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je fus penser , j'eus du dégoût pour la malheureuse Cibaris. J'aime la vertu , & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné ; tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie , & moi pour la quitter.

J'allai pour la dernière fois au temple , & m'approchant des autels , où mon pere avoit tant de fois sacrifié : Grande déesse , dis-je à haute voix , j'abandonne ton temple , & non pas ton culte ; en quelque lieu de la terre que je sois , je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis , & j'arrivai en Crete. Cette île est toute pleine des monumens de la fureur de l'amour. On y voit le taureau d'airain , ouvrage de Dédale , pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé ; le labyrinthe , dont l'amour seul fut éluder l'artifice ; le tombeau de Phédre , qui étonna le soleil comme avoit fait sa mere ; & le temple d'Ariane , qui , désolée dans les déserts , abandonnée par un ingrat , ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idomenée , dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs ; car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colere , trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides , & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette île si odieuse à une déesse , qui devoit faire quelque jour le bonheur de ma vie. Je me rembarquai , & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une île peu chérie de Vénus ; elle a ôté la pudeur du visage des femmes , la foiblesse

de leur corps & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreur ! Mitylene est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les muses, cete fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites !

Enfin, je quittai Lesbos, & le sort me me fit trouver une île plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple ; jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux. Nous rejetons, disent-ils, un culte qui amollit les mœurs. La déesse les en a souvent punis ; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies, à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents

me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette île sacrée ; mais soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir, je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'apparut, je ne sus pas d'abord si c'étoit une mortelle ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne ; elle n'étoit point belle comme Vénus ; mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers ; mais ils enchantoient tous ensemble ; vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique ; ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse ; sa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement ; elle en sourit. Dieux ! quel souris !

Je suis , me dit-elle d'une voix qui péné-
troit le cœur , la seconde des Graces : Vé-
nus qui m'envoie , veut te rendre heureux ;
mais il faut que tu ailles l'adorer dans son
temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la
suivirent ; mon songe s'envola avec elle ;
& il ne me resta qu'un doux regret de ne
la plus voir , mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'île de Delos ; j'arrivai
à Gnide , & je puis dire que d'abord je
respirai l'amour : je sentis , je ne puis pas
bien exprimer ce que je sentis ; je n'aimois
pas encore , mais je cherchois à aimer ;
mon cœur s'échauffoit comme dans la pré-
sence de quelque beauté divine. J'avançai ,
& je vis de loin de jeunes filles qui jouoient
dans la prairie ; je fus d'abord entraîné vers
elles. Insensé que je suis ! disois-je ; j'ai ,
sans aimer , tous les égaremens de l'amour ;
mon cœur vole déjà vers des objets incon-
nus ; & ces objets lui donnent de l'inquié-
tude. J'approche , je vis la charmante Thé-
mire ; sans doute que nous étions faits l'un
pour l'autre : je ne regardai qu'elle , & je
crois que je serois mort de douleur , si elle
avoit tourné sur moi quelques regards.

Grande Vénus ! m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés ; elle seule peut remplir vos promesses, & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Aristhée mes tendres amours ; ils lui firent soupirer les siens ; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit ; je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simple : mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines ; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même ; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes, qui font des souhaits, demandent aux dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient,

voient , veulent la voir toujours , ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante , un air noble , mais modeste , des yeux vifs & tout prêts à être tendres , des traits faits exprès l'un pour l'autre , des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer ; mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement : si vous voulez , elle pensera sensément ; si vous voulez , elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit , plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf , qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit , tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergere naïve : des graces si légères , si fines , si délicates , se font remarquer , mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela , Camille m'aime ; elle

est ravie quand elle me voit , elle est fâchée quand je la quitte ; & comme si je pouvois vivre sans elle , elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime , elle me croit ; je lui dis que je l'adore , elle le fait ; mais elle est ravie comme si elle ne le savoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie , elle dit que je fais le bonheur de la sienne ; enfin , elle m'aime tant , qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille , sans oser lui dire que je l'aimois , & sans oser presque me le dire à moi-même ; plus je la trouvois aimable , moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille , tes charmes me touchoient ; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je suis heureux ! je n'ai pu y réussir , cette image y est restée , & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde , & je cherche la solitude ; j'avois des vues d'ambition , & je ne desire plus

que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés , & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre , que je feins quelquefois de ne la pas croire , pour qu'elle touche encore mon cœur ; bientôt regne entre nous ce doux silence , qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu , me dit-elle ? parle - moi de nos amours ; ou si tu n'as rien à me dire , cruel , laisse - moi parler.

Quelquefois elle me dit , en m'embrassant : Tu es triste. Il est vrai , lui dis-je ; mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne fais pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains : ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-

moi soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir; au-lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même: n'es-tu point mes larmes; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux.

Quelquefois Camille me dit: Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent; je suis flatté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles; & je sens en ce moment que j'ai de l'amour-propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés; quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde , Camille , aux impostures des amans ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure par les dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin , mon esprit s'égare ; elle m'approche , & mon cœur s'agite ; j'arrive auprès d'elle , & il me semble que mon ame veut me quitter , que cette ame est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse , & dans un instant elle m'en accorde une autre ; ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour , elle voudroit me tout refuser ; elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire , lui dis-je , que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire , & que le grand amour justifie.

Camille , si je cesse un jour de t'aimer , puisse la Parque se tromper , & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trou-

verois déplorable , quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristhée soupira & se tut ; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille , que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours , nous nous égarâmes ; & après avoir erré long-tems , nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux : nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes , croyant que c'étoit la demeure de quelque foibe mortel. O dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ? A peine y eus-je mis le pied , que tout mon corps frémit ; mes cheveux se dresserent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitoit , il cherchoit à s'agiter encore. Ami , m'écriai-je , entrons plus avant , dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu , où jamais le soleil n'entra , & que les vents n'agiterent jamais ; j'y vis la jalousie : son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur , la trif-

tesse, le silence l'entouroient, & les ennemis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous; elle nous mit la main sur le cœur; elle nous frappa sur la tête, & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées, des serpens qui sifflaient sur sa tête; c'étoit la fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jeta sur moi: je voulus le prendre; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrâsée; & dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine; j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des furies. Enfin, je m'abandonnai; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable; nous allions de la jalousie à la fureur, & de la fureur à la jalousie: nous criions, Thémire; nous criions, Camille: si Thémire ou Camille

étoient venues , nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin , nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune , & nous regrettâmes presque l'autre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude , & ce repos même nous parut insupportable ; nos yeux nous refuserent des larmes , & notre cœur ne put plus former des soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. O dieux , ce sommeil même devint cruel ! J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... non , je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement la veille , je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc , dis-je en me levant , que je fuie également les ténèbres & la lumière. Thémire , la cruelle Thémire m'agite comme les furies. Qui l'eût cru , que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais ?

Un accès de fureur me reprit. Ami, m'écriai - je , leve - toi ; allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie ; poursuivons ces bergers , dont les amours sont si paisibles. Mais non , je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'amour : allons briser sa statue , & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes , & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois , les prés , les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain , nous y montâmes , nous entrâmes dans le temple ; il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! notre fureur fut aussi-tôt calmée. Nous nous regardâmes , & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. En m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu qui vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu , que nous

avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice ; daignez l'offrir pour nous , divine prêtresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel , Aristhée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes ; nos plaisirs font un culte pour toi , & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée , il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire jalousie tient l'amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs , & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait , tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la jalousie ; & tout-à-coup nous entendîmes un grand bruit & un mélange confus de voix

& d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple, & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frapportoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix *Ehove*. Le vieux Silene suivoit, monté sur son âne; sa tête sembloit chercher la terre; & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure; la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur roi. La joie regnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons; le vin menoit à la gaieté; la gaieté ramenoit au vin. Enfin, je vis Bacchus: il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ces côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel; il essuya vos larmes: si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, aimez-moi; Thésée

fuit , ne vous souvenez plus de son amour ; oubliez jusqu'à sa perfidie ; je vous rends immortelle pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char ; je vis descendre Ariane ; elle entra dans le temple. Aimable dieu , s'écria-t-elle , restons dans ces lieux , & soupirons-y nos amours ; faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle : c'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle , & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi , grand dieu , je sens déjà que je t'aime davantage , que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable : il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès , & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'esperent , & qui sont plus bornés quand ils desirent , que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel , on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres que l'on fait aimer ; & pendant
que

que cette troupe se livrera à une joie insensée , ma joie , mes soupirs , & mes larmes même , te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs ; nous sentîmes une émotion divine : saisis de Siléne , & des transports des Bacchantes , nous prîmes un thyrsé , & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous sentîmes que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame , & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités , que pour nous faire ressentir les malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus ; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide ; nous voulions voir Thémire & Camille , ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir , lorsque , sur le point de revoir ce qu'on aime , l'ame est déjà ravie , & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être , dit *Arifthée* , que je trouverai le berger *Licas* avec *Camille* ; que fais-je , s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O dieux ! l'infidèle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour , repris-je , que *Tircis* , qui a tant aimé *Thémire* , devoit arriver à *Gnide* ; il l'a aimée , sans doute qu'il l'aime encore ; il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour *Licas* chantoit ma *Camille* : que j'étois infensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que *Tircis* porta à ma *Thémire* des fleurs nouvelles. Malheureux que je suis , elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de *Tircis* , disoit - elle. Ah ! j'aurois dû les arracher & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec *Camille* faire à *Vénus* un sacrifice de deux tourterelles ; elles m'échappèrent & s'en-volèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours , je les lisois & relisois sans cesse ; un matin je les trouvai effacées.

Camille , ne désespere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite , peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire , je le poursuivrai jusques dans le temple , & je le punirai , fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'autre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée ; ceux-ci venoient d'entendre , les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule , je perdis l'heureux Aristhée ; déjà il avoit embrassé sa Camille , & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin ; je sentis ma jalousie redoubler à sa vue , je sentis renaître mes premières fureurs ; mais elle me regarda , & je devins tranquille : c'est ainsi que les dieux renvoient les furies , lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux ! me dit - elle , que tu me coûtes de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière , je craignois de t'avoir perdu pour jamais ; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle , je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que savoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse , lui dis-je , un infortuné qui t'auroit haïe , si son ame en étoit capable. Les dieux , dans les mains desquels je suis , peuvent me faire perdre la raison ; ces dieux , Thémire , ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalousie m'a agité , comme dans le tartare on tourmente les ombres criminelles : j'en tire cet avantage , que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi , après l'affreuse situation où m'a mise la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi , viens dans ce bois solitaire ; il faut qu'à force d'aimer , j'expie les crimes que j'ai faits : c'est un grand crime , Thémire , de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elifée , que les dieux ont fait exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone , qui parlent aux humains de leur félicité future , ni les jardins des Hespérides , dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits , ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satyre , qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée , nous vit, & s'arrêta. Heureux amans, s'écria-t-il, vos yeux savent s'entendre & se répondre , vos soupirs sont payés par des soupirs ; mais moi , je passe ma vie sur les traces d'une bergere farouche ; malheureux pendant que je la poursuis , plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe , seule dans ces bois , nous apperçut , & soupira. Non , dit-elle , ce n'est que pour augmenter mes tourmens , que le cruel amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine ; il avoit suivi Diane , qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le

reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui : il accordoit sa lyre , elle attire les roches , les arbres la suivent , les lions restent immobiles ; mais nous entrâmes plus avant dans les forêts , appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire , je le trouvai ensuite sur son sein ; il s'étoit sauvé à ses pieds , je l'y trouvai encore ; il se cacha sous ses genoux , je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi , si Thémire toute en pleurs , Thémire irritée ne m'eût arrêté : il étoit à sa dernière retraite ; elle est si charmante , qu'il ne fauroit la quitter. C'est ainſi qu'une tendre fauvette , que la crainte & l'amour retient sur ses petits , reste immobile sous la main avide qui s'approche , & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes , & elle n'en fut point attendrie ; elle entendit mes prières ; elle devint plus sévère : je fus téméraire ; elle s'indigna , je tremblai ; elle me parut fâchée , je pleurai ; elle me rebuta , je tom-

bai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa ; je reçus ma grace, hélas ! sans espérance de devenir coupable.

Comme la Piece suivante m'a paru être du même Auteur , j'ai cru devoir la traduire , & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Italie avec la jeune Céphise , je trouvai l'Amour qui dormoit couché sur les fleurs , & couvert par quelques branches de myrthe , qui cédoient doucement aux haleines des zéphirs. Les Jeux & les Ris , qui le suivent toujours , étoient allé folâtrer loin de lui ; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; son arc & son carquois étoient à ses côtés , & si j'avois voulu , j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux ; elle y mit un trait sans que je m'en apperçusse , & le lança contre moi. Je lui dis en souriant : Prends-en un second , fais-moi une autre blessure , celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait , il lui tomba sur le pied , & elle cria doucement : C'étoit le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour ; elle le reprit , le fit voler ; il me frappa , je me

baissai. Ah ! Céphise , tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour : Il dort profondément , dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits ; il faut cueillir des fleurs , pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc , dit-elle , prendre ses armes , & lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera , lui dis-je. Eh bien ! qu'il se réveille ; que pourra-t-il faire , que nous blesser davantage ? Non , non , laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui , & nous en ferons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de rose : Je veux , dit-elle , en couvrir l'Amour ; les Jeux & les Ris le chercheront , & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui , & elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amuse-je , dit-elle ? il faut lui couper les ailes , afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car le petit dieu va de cœur en cœur , & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux , s'assit , tenant d'une main le bout des ailes dorées de

l'Amour ; je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête , Céphise. Elle ne m'entendit pas ; elle coupa le sommet des ailes de l'Amour , laissa ses ciseaux , & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé , il voulut voler , & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas ; il vit sur les fleurs le bout de ses ailes , il se mit à pleurer. Jupiter , qui l'aperçut du haut de l'Olympe , lui envoya un nuage qui l'emporta dans le palais de Gnide , & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere , dit-il , je battois de mes ailes sur votre sein , & on me les a coupées : hé ! que vais-je devenir ? Mon fils , dit la belle Cypris , ne pleurez point , restez sur mon sein ; ne bougez pas , la chaleur va les faire renaître ; ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi , elles croissent , vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment C'est assez , volez , mon fils. Oui , dit-il , je vais me hasarder. Il s'envola , il se reposa auprès de Vénus , & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu

plus loin , & revint encore sur le sein de Vénus : il l'embrassa encore , & badina avec elle ; & enfin il s'éleva dans les airs , d'où il regne sur toute la nature.

L'Amour , pour se venger de Céphise ; l'a rendue la plus volage de toutes les belles ; il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour ! c'est moi que vous punissez : je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir ?

F I N.

plus que de venir au port sur la loi de
 Vénus. Il s'empare encore de l'habit
 avec elle. Il s'en va dans les airs
 o'ou il se voit sur tous la nature
 L'Amour pour le vengeur de Céphale
 l'a rendu par un voyage de cinquante helles
 Il le fait dans quelques jours d'une nouvelle
 Rame. Elle est si tendre elle a mille bras
 plus. Elle a une aujourd'hui Céphale
 Quel Amour ! c'est moi que vous sentirez
 je veux bien porter la peine de son amour
 mais n'oubliez pas point d'être tout ensemble
 à me faire souffrir.

F I N.

T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans le second Volume.

L ETTRE		<i>Page</i>
	XCVI. Le premier Eunuque à Usbek.	1
————	XCVII. Usbek à Haffein, Dervis de la Montagne de Jaron.	5
————	XCVIII. Usbek à Ibben.	9
————	XCIX. Rica à Rhédi.	12
————	C. Rica au même.	14
————	CI. Usbek à * * *.	18
————	CII. Usbek à Ibben.	20
————	CIII. Usbek au même.	24
————	CIV. Usbek au même.	27
————	CV. Rhédi à Usbek.	30
————	CVI. Usbek à Rhédi.	33
————	CVII. Rica à Ibben.	39
————	CVIII. Usbek à * * *.	43
————	CIX. Rica à * * *.	45
————	CX. Rica à * * *.	47
————	CXI. Usbek à * * *.	49
————	CXII. Usbek à Rhédi.	51
————	CXIII. Usbek au même.	56
————	CXIV. Usbek au même.	60
————	CXV. Usbek au même.	64
————	CXVI. Usbek au même.	67
————	CXVII. Usbek au même.	71

LETTRE	CXVIII. Usbek au même.	Page 76
————	CXIX. Usbek au même.	77
————	CXX. Usbek au même.	80
————	CXXI. Usbek au même.	82
————	CXXII. Usbek au même.	88
————	CXXIII. Usbek au Mallak Mé- hémet Aly, Gardien des trois Tombeaux à Com.	91
————	CXXIV. Usbek à Rhédi.	93
————	CXXV. Rica à * * *.	97
————	CXXVI. Rica à Usbek.	100
————	CXXVII. Rica à Ibben.	102
————	CXXVIII. Rica à Usbek.	105
————	CXXIX. Usbek à Rhédi.	110
————	CXXX. Rica à * * *.	113
————	CXXXI. Rhédi à Rica.	119
————	CXXXII. Rica à * * *.	125
————	CXXXIII. Rica à * * *.	128
————	CXXXIV. Rica au même.	130
————	CXXXV. Rica au même.	133
————	CXXXVI. Rica au même.	137
————	CXXXVII. Rica au même.	141
————	CXXXVIII. Rica à Ibben.	144
————	CXXXIX. Rica au même.	147
————	CXL. Rica à Usbek.	149
————	CXLI. Rica au même.	150
————	CXLII. Rica à Usbek.	166
————	CXLIII. Rica à Nathanael Levi, Médecin Juif à Li- vourne.	175
————	CXLIV. Usbek à Rica.	186
————	CXLV. Usbek à * * *.	188

DES LETTRES. 287

LETTRE	CXLVI. Usbek à Rhédi.	<i>Page</i> 195
————	CXLVII. Le grand Eunuque à Usbek.	199
————	CXLVIII. Usbek au premier Eunuque.	200
————	CXLIX. Narfit à Usbek.	201
————	CL. Usbek à Narfit.	203
————	CLII. Solim à Usbek.	204
————	CLII. Narfit à Usbek.	207
————	CLIII. Usbek à Solim.	208
————	CLIV. Usbek à ses Femmes.	209
————	CLV. Usbek à Neffir.	210
————	CLVI. Roxane à Usbek.	213
————	CLVII. Zachî à Usbek.	214
————	CLVIII. Zélis à Usbek.	217
————	CLIX. Solim à Usbek.	218
————	CLX. Solim à Usbek.	220
————	CLXI. Roxane à Usbek.	221
————	Le Temple de Gnide.	233

Fin de la Table du second Volume.



DES MATIÈRES.

1	Table des Matières
2	Table des Matières
3	Table des Matières
4	Table des Matières
5	Table des Matières
6	Table des Matières
7	Table des Matières
8	Table des Matières
9	Table des Matières
10	Table des Matières
11	Table des Matières
12	Table des Matières
13	Table des Matières
14	Table des Matières
15	Table des Matières
16	Table des Matières
17	Table des Matières
18	Table des Matières
19	Table des Matières
20	Table des Matières
21	Table des Matières
22	Table des Matières
23	Table des Matières
24	Table des Matières
25	Table des Matières
26	Table des Matières
27	Table des Matières
28	Table des Matières
29	Table des Matières
30	Table des Matières
31	Table des Matières
32	Table des Matières
33	Table des Matières
34	Table des Matières
35	Table des Matières
36	Table des Matières
37	Table des Matières
38	Table des Matières
39	Table des Matières
40	Table des Matières
41	Table des Matières
42	Table des Matières
43	Table des Matières
44	Table des Matières
45	Table des Matières
46	Table des Matières
47	Table des Matières
48	Table des Matières
49	Table des Matières
50	Table des Matières

Imprimerie de la Librairie de la Cour.









